



# Amandin Butisi

Naïsa L. Delbos



AMANDIN BUTISI

Náisa L. Delbos



*... ils massacrèrent ceux qu'ils considéraient comme leurs ennemis...ils mettaient à mort pour assouvir des vengeances privées... d'autres furent massacrés par leurs débiteurs ... la mort, sous mille formes... on commis tous les excès, on dépassa toutes les horreurs... le père tuait le fils...*

Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*

*Mais l'enfer n'a qu'un temps, la vie recommence un jour. L'histoire a peut-être une fin ; notre tâche, pourtant, n'est pas de la terminer, mais de la créer, à l'image de ce que désormais nous savons vrai.*

Albert Camus, *L'Homme Révolté*



**T**oujours joyeuse, Dorothée est toute contente de se rendre chez ses grands-parents pour le déjeuner rituel du mercredi réunissant la famille. Judith lui ouvre la porte.

« Te voilà, ma chérie, comment ça va ?

— Bien, et toi ?

— Très bien. Tes parents ne devraient pas tarder, Sokuru est dans son bureau, dis-lui que l'on passera à table dès qu'ils arrivent. »

Elle entre sans frapper ni faire de bruit, s'affale dans le grand fauteuil et promène ses yeux sur la bibliothèque qui couvre tout un mur jusqu'au plafond où des livres et des documents sont entassés pêle-mêle ; un appareil bourdonne légèrement sur la grande table jonchée de papiers. *Sokuru est un génie*. Elle aperçoit Amandin debout sur le petit balcon d'où l'on voit la campagne genevoise et le Salève.

« Tu es là, mon ange ? demande-t-il sans tourner la tête.

— Bonjour, Sokuru.

— Viens ici, viens voir, cette montagne et cette lumière me rappellent mon pays. »

Sautillante, Dorothée le rejoint.

« J'ai tellement envie d'y aller !

— Si tout va bien, nous irons en vacances l'année prochaine.

— Oui, oui !

— Tout à l'heure, je ne sais pas pourquoi, des images magnifiques du Nyungwe me sont venues à l'esprit, pourtant je travaillais sur un problème difficile, j'ai voulu prendre l'air et admirer ce paysage que j'aime tant, étrange, n'est-ce pas, Genève est autant chez moi que Cyangugu... Des souvenirs d'enfance me sont revenus et j'ai pensé au plaisir que j'avais d'accompagner mon père, d'entendre ses observations sur des plantes qu'il connaissait si bien. »

Dorothée savoure ces mots qu'elle ne saisit pas bien. *Sokuru, un enfant, c'est drôle !* Amandin se souvient des pensées qui l'assaillirent ce matin alors qu'il essayait de se remémorer la démonstration faite

par Novikov de la conjecture d'Ehresmann<sup>1</sup>, sans crier gare, le regard du chimpanzé fit irruption dans sa tête. Amandin devait avoir huit ou neuf ans, c'était un dimanche, jour où son père n'allait pas au champ de thé, ils se promenaient dans la forêt toute proche, son père lui parlait de sa voix grave, chaude, soudain il s'interrompt et fit signe de silence, il avait repéré à cent ou deux cents mètres un chimpanzé immobile fixant le haut d'un arbre où se trouvait un colobe. *Comment peut-on percevoir le regard d'un chimpanzé à cette distance et au travers de la végétation ? Comment se fait-il que je m'en souviens ? Serait-ce mon imagination ? Comment la mémoire retrouve-t-elle ce regard ténébreux ?* Le chimpanzé se mit à lentement grimper sur l'arbre, le colobe l'avait aperçu et se tenait figé, paralysé, sur une branche, le chimpanzé s'en approcha, les deux singes se mirent à hurler des cris déchirants, Amandin et son père tremblaient de la tête aux pieds, assistant le souffle coupé à la preste descente du chimpanzé portant sur une épaule le cadavre du colobe. Le petit garçon ne put retenir un cri :

« Il l'a tué ! Pourquoi ? »

Son père hésita – mentir ? – puis il se ravisa.

« Pour le manger.

— Mais ils sont des singes ! répliqua le fils.

— Ils sont différents... et ce colobe idiot est venu s'approcher d'un territoire qui n'est pas le sien ! »

Interloqué, le petit regarda la forêt.

« Comment font-ils pour connaître leur territoire ?

— Ils le savent ».

Alors qu'il piétinait sur la démonstration de Novikov, ce souvenir avait troublé la vue d'Amandin, les diagrammes et les formules s'étaient désintégrés en traits désordonnés sur la feuille blanche, il lui fallut prendre l'air.

Dorothée le tire légèrement par la main.

« Sokuru, on nous appelle, maman et papa sont arrivés, on passe à table.

— J'étais perdu dans mes pensées. »

---

<sup>1</sup>Tout feuilletage de codimension 1 de la Sphère  $S^3$  admet une feuille compacte.

---

À la salle à manger, Judith, Antoine et Claire se trouvent engagés dans un échange animé.

« Ah ! Vous voilà, s'écrie Judith. Amandin, dis-moi si Claire et moi nous n'avons pas raison d'être scandalisées... et Antoine trouve ça drôle ! »

Amandin embrasse Claire et Antoine, et prend place à table.

« De quoi s'agit-il ?

— Hier, les trois sont allés renouveler leurs passeports, ils attendaient leur tour depuis un moment, ils avaient rendez-vous à onze heures. À la demie, Dorothée est allée au guichet dire au fonctionnaire qu'ils attendaient depuis une demi-heure, n'est-ce pas, chérie ?

— On s'ennuyait.

— Raconte.

— Il m'a pointé du doigt en disant “voilà un chocolat chaud”, mais il n'était pas méchant. »

Antoine intervient, souriant :

« Il plaisantait.

— Ça, pour une plaisanterie ! se rebiffe Claire, ce type était roux, qu'est-ce qu'il aurait dit si, le dévisageant, je m'étais exclamée “voilà un lait de magnésium” ?

— Tu lui aurais fait peur, il était chétif, le gars. »

Claire est en effet aussi grande qu'Antoine, un mètre quatre-vingts, blonde, assez forte, extrovertie et chaleureuse, tout le contraire de son mari, un homme discret dans ses manières malgré ses larges épaules et sa prestance massive héritée sans aucun doute de sa mère qui, elle, dépasse Amandin d'une tête. Lorsque Judith et Amandin marchent ensemble en ville, chose d'ailleurs rare, souvent les gens qui les croisent se retournent pour encore regarder cette femme élancée, élégante, le visage aux traits réguliers marqués par quelques rides, la tête ronde soutenue par un long cou et couverte d'un tapis de cheveux gris, comme celle du monsieur à son côté qui lui arrive à l'épaule.



---

Le repas se déroule dans la bonne humeur, mais à part quelques sourires et de brèves interjections, Amandin reste silencieux. Lorsqu'ils se retrouvent seuls, Judith l'interpelle :

« Sokuru, qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien, rien.

— Je te connais, qu'est-ce qui te travaille ?

— Je pense à la rencontre de cet après-midi.

— Tu te fais des soucis pour rien, c'est un étudiant comme un autre.

— Il vient de chez nous.

— Et alors ?

— Ça m'angoisse.

— Arrête ! Ce jeune est un étudiant comme un autre, c'est comme ça que tu dois le prendre.

— Pourquoi vient-il vers moi ? Il a fait son master à Lausanne, à l'École polytechnique, il peut faire son doctorat là-bas.

— Il s'intéresse à tes travaux.

— Peut-être... Je ne pouvais pas refuser de le recevoir, mais ça m'inquiète tout de même.

— Tu te fais trop de souci... il vient d'où, ce garçon ?

— De Kigali, je crois, il a l'aide de la coopération.

— Tu n'es pas obligé de le prendre comme doctorant si tu ne veux pas.

— Bien sûr...

— Va faire ta sieste, après je te conduirai, si tu veux.

— Non, merci, je vais m'étendre deux minutes, après j'irai à pied, j'ai un tas de choses à faire avant qu'il arrive. Viens avec moi, nous ferons notre marche.

— Je ne peux pas, ce serait trop long, je vais rejoindre Claire à la Société de lecture, d'Ormesson est de passage et donne une conférence.

— Ah ! »

D'habitude, Amandin somnole une vingtaine de minutes après le déjeuner, ensuite il passe le reste de la journée à l'université, il y va d'un pas régulier et soutenu, c'est la gymnastique qui lui convient. Parfois son esprit flotte pendant le trajet et comme par enchantement, il lui arrive de « voir » la solution d'un problème resté irrésolu depuis des jours, il s'arrête alors pour prendre des notes et pour essayer de se débarrasser d'un drôle de sentiment, une jubilation mélangée à l'agacement de ne pas l'avoir « vu » auparavant. D'autres fois, il est tout concentré sur le quotidien, par exemple sur l'orientation de la thèse d'un doctorant, mais ces derniers temps, peut-être à cause de l'anxiété causée par la visite imminente de l'étudiant compatriote, il n'arrive pas à chasser de sa tête la pensée des événements d'il y a presque vingt ans et est accablé par le souvenir de l'horreur vécue dans son pays. À l'époque, lorsqu'il vit les images horrifiantes et les rapports terrifiants, il voulut croire qu'ils étaient amplifiés dans un but politique, mais vite il comprit, les instantanés et les mots n'étaient qu'un pâle reflet d'une réalité effroyable, bestiale. Encore maintenant, d'y penser, c'est pour Amandin insoutenable, il se bat alors de toutes ses forces pour écarter ce cauchemar, s'imposant de fixer son esprit sur quelque théorème ou sur le prochain cours à donner, souvent, il réussit, les images s'évanouissent, les mots s'effacent, aujourd'hui, il est vaincu d'avance, il est bouleversé. *Pourquoi vient-il vers moi ? Il faut que je retrouve mon calme.* Le trajet en direction de l'université, l'Uni Dufour, passe par le parc des Bastions, il s'assied sur l'un des bancs face au Mur des réformateurs. *Knox, Bèze, Calvin, Farel... Gaspard de Coligny ! la Saint-Valentin. L'assassinat de Gaspard de Coligny déclencha la Saint-Valentin, l'assassinat du président Habyarimana déclencha... les protestants encerclés dans Paris, la proie des catholiques impitoyables... les Tutsis traqués, cernés de toutes parts, victimes de Hutus endiablés, effrénés, meurtriers... mon Dieu ! C'était le seizième... quatre siècles ! Les hommes, des bêtes féroces ! Comment est-ce possible ? Couper un bras, abattre la machette sur la tête d'un inconnu, s'en prendre à son voisin ou à sa femme, sabrer les enfants qui courent et qui hurlent, et regarder sans émotion le ramassis de chair et de sang !*

---

*Violer des jeunes femmes, les torturer ensuite et les achever en fracassant leurs crânes ! Jeter des bébés vivants dans des fosses d'aisances ! Des êtres humains ? Des monstres ! Amandin est terrassé. Les yeux maintenant fermés, la tête baissée, on dirait un petit homme endormi sous le soleil de la fin mai. Tous des bêtes ? Les catholiques et les protestants n'étaient pas deux ethnies, et pourtant, un massacre ! La Saint-Valentin, un massacre, massacre ou génocide, quelle différence ? Dans ce pays si beau, la nature luxuriante... génocide, génocide total, horrifant, les idées, les idées des catholiques, les idées des protestants, les idées et le pouvoir à prix de sang, les hommes, tous Blancs, des idées dans leurs têtes, soif de domination, pas d'ethnies... Les insultes entendues sans répit par les enfants dans la bouche des parents, « serpents, cafards » ! L'autre, une bête abjecte, la frapper, la tuer, l'écraser...*

Amandin est secoué par le battement de son cœur, il respire à fond et regarde avec attention les visages des statues monumentales, il se demande pourquoi celle de Luther n'y est pas et se souvient aussitôt qu'une stèle, à sa droite, est dédiée à l'auteur des quatre-vingt-quinze thèses. *Un demi-siècle entre le jour où il a cloué ses invectives sur la porte de la chapelle du château de Wittenberg et la Saint-Valentin... trente ans entre l'indépendance et l'assassinat du président Habyarimana... pas une fiction imaginaire, un vécu enraciné dans le corps, horrible mutilation de l'âme... Luther, bienveillant dans sa jeunesse envers les Juifs... « le Christ est né Juif »... Convaincu de leur imminente conversion, féroce et violent dans sa vieillesse... le brûlot lancé aux Juifs, « mettre le feu à leurs synagogues et leurs écoles, raser leurs maisons, saisir leurs livres, interdire leurs paroles et leurs mouvements, des serpents venimeux, des enfants du diable, à eux le feu de l'enfer »... Folie ! toujours la même folie ! Et s'il avait disposé de la Grossdeutscher Rundfunk de Goebbels ou de la Radio télévision libre des Mille Collines, la « Radio la Mort », du Hutu Power ? L'holocauste déjà au seizième siècle ?... Pour Luther, des serpents venimeux, des enfants du diable, pour le Hutu Power, des serpents, des cafards... La Radio la Mort vociférait : « Extermine les inyenzi, les*

*cancrelats ! » et pas seulement les Tutsis, aussi les Hutus prêts à tendre la main aux cafards... et Luther, « ceux qui abritent et nourrissent le Juif, qu'ils soient dépouillés, volés par lui, calomniés, humiliés, maudits ! »*

Affaissé sur ce banc, Amandin se sent lourd, il regarde sa montre, il faut qu'il y aille, il sera en retard. Avant la visite du jeune compatriote, il doit voir un collègue pour coordonner les horaires des séminaires de troisième cycle qu'ils organisent en ce moment, c'est un confrère avec qui il s'entend bien, comme d'ailleurs avec presque tout le monde, mais Amandin est inconfortable en sa présence, son regard fixe le col de sa chemise et jamais les yeux. Amandin pense à lui et à ses collègues de l'Institut, très choqués comme tout le monde quand la tragédie a été décrite par les médias, chacun à sa manière voulut exprimer sa solidarité, la plupart avec peine, sans savoir que dire, les mathématiciens sont, c'est connu, l'une des espèces les plus gauches qui soient. Deux collègues en particulier ont beaucoup touché Amandin, l'un par son silence ému, l'autre par son intérêt sincère. Le silencieux est un mathématicien devenu célèbre par la démonstration d'un théorème qui avait résisté à l'assaut de plusieurs générations de spécialistes, c'est un homme timide qui s'exprime avec hésitation. Ce jour-là, il entra dans le bureau d'Amandin, prit place devant la table de travail d'Amandin et braqua longuement les yeux sur le sol, le connaissant bien et le sentant ému, Amandin attendit sans un mot, puis ce collègue se leva, regarda Amandin avec des larmes aux yeux, l'embrassa et s'en alla, laissant Amandin ému à son tour. Un autre collègue, Noé, ami de la première heure lors de l'arrivée d'Amandin à Genève, est venu lui proposer d'aller prendre un café au bistrot usuel, tout près. Sitôt le café commandé, Noé lui dit combien il était bouleversé et attristé d'entendre ces horreurs à la radio dans la voiture en venant à l'Institut, et combien il se sentait mal de ne rien comprendre, de ne rien savoir du pays et des compatriotes d'Amandin. Pour lui, dit-il, depuis qu'ils se connaissaient, Amandin était comme tous les autres, plus proche bien sûr, mais le fait

---

qu'Amandin vienne d'un autre continent était sans intérêt pour leur travail. Cela aurait été la même chose qu'il soit Russe, Chinois, ou autre chose, du moment qu'il était celui qu'il était, mais il s'en voulait de ne rien savoir, de ne rien connaître qui puisse l'aider à trouver, sinon une logique, du moins un contexte.

« Dis-moi quelque chose, demanda-t-il, pour m'aider à vaincre ce sentiment d'horreur.

— Que veux-tu que je te dise ? J'en suis moi-même horrifié, lui dit Amandin.

— Mon ignorance est totale, je n'avais ni même entendu les mots Hutu et Tutsi auparavant, je ne sais pas si tu es l'un ou l'autre.

— Je suis probablement un peu des deux, mais me voyant, ils diraient que je suis un Hutu.

— Fais-moi un topo, s'il te plaît !

— C'est une assez vieille histoire... À l'époque de l'indépendance, au début des années soixante, il y a déjà eu des génocides, c'était la même chose, sauf pour le nombre, des dizaines de milliers de tués à ce moment-là, et non comme maintenant, des centaines de milliers, un million semble-t-il, cela n'a pas intéressé beaucoup de monde à ce moment-là, très peu de gens se sont émus et se sont manifestés... Quelques-uns, comme Bertrand Russel, ont eu le courage de dénoncer les tueries, et avec véhémence, mais c'est resté sans écho... On dit qu'à l'origine le pays était peuplé par les Hutus et les Twas, et qu'ensuite, au seizième siècle, les Tutsis sont venus d'Éthiopie, ils se sont installés au Rwanda, ils y ont créé un royaume et une armée, les Hutus étaient des agriculteurs et les Tutsis des éleveurs... Les vaches à longues cornes sont magnifiques, en as-tu déjà vu une image ? Il faut voir ça, une vache *inyambo* est impressionnante, grande, avec un poil rouge et des cornes blanches immenses, autrefois elles étaient, semble-t-il, réservées au *mwami*, le "roi" en kinyarwanda, notre langue... Certains disent que les Tutsis sont des Hamites, c'est-à-dire des Caucasiens, mais je crois que c'est une invention des colonisateurs... les Belges surtout, quand ils ont remplacé les Allemands, après la Première Guerre, étaient influencés

par les thèses de Gobineau sur la hiérarchie des races et ils ont déterminé que les Tutsis étaient des commandants et les Hutus des serviteurs... À vrai dire, comme le *mwami* avait une ascendance, disons, spirituelle, sur tous, Hutus et Tutsis, tant le colonisateur allemand que les premiers Belges ont compris qu'en le contrôlant, ils maîtrisaient la colonie, et ils ont en quelque sorte institué la suprématie des Tutsis sur les Hutus... Tout ça c'est très compliqué, on a beaucoup écrit là-dessus... Mon père disait... Tu sais, mon père savait à peine écrire son nom, mais il était un grand sage, il aimait à s'exclamer "je suis de cette terre !", il m'en a beaucoup parlé pour que je puisse un jour, m'expliquait-il, faire des études en Europe en portant cette terre dans mon cœur... Bref, mon père disait "nous parlons la même langue, notre dieu, Imana, est le même pour tous, les éleveurs et les agriculteurs se partagent les terres, même si parfois on se bagarre"... Il riait en racontant que tel Hutu était devenu Tutsi parce qu'il avait pu se permettre d'acheter une ou deux vaches, ou que tel Tutsi, ayant perdu ses vaches par disette ou maladie, se trouvait être devenu Hutu... C'est incroyable, mais ça se passait comme ça ! C'est vrai, on confondait, je crois, ethnies et situations sociales... De nouveau, c'est peut-être un peu la faute des Belges... dans l'entre-deux-guerres, ils ont décidé de créer une carte d'identité qui mentionnait l'ethnie ; et comment décider de cette ethnies en l'absence de caractéristiques physiques assez marquées ? Par les vaches ! C'est-à-dire, les Tutsis en avaient, les Hutus non ! Tu te rends compte ?... Les tensions sont allées grandissantes, c'est certain, à cause de la distribution des terres pour les uns et pour les autres, et aussi peut-être à cause de la notion de race apportée par le colonisateur, notion de plus en plus assimilée par les gens, et il faut dire que le pouvoir politique, c'est-à-dire le *mwami* et son entourage, l'armée et ce qu'on pourrait appeler l'administration de l'État, étaient entre les mains des Tutsis... Il semble, d'ailleurs, que l'Église ait été responsable de contribuer à ces tensions, les premiers missionnaires, les Pères Blancs, étaient, dit-on, acquis aux idées de Gobineau et ont franchement favorisé les Tutsis, les formant pour des postes de responsabilité et de commandement... Au

---

début de la modernisation du pays, sous la houlette des Belges et des missionnaires, les Hutus sont bien restés pour compte, je crois... Es-tu Valaisan ?

— Non, Neuchâtelois, pourquoi ?

— Quelque temps avant l'indépendance, l'Église catholique au Rwanda était dirigée par un prêtre valaisan, un certain Perraudin, il s'appelait Perraudin, si je me souviens bien, et il a été très influent pour donner l'appui de l'Église aux Hutus, au parti des Hutus dont la propagande a toujours été haineuse envers les Tutsis, les désignant comme des étrangers qui avaient asservi les Hutus... La propagande de leur parti disait que les Tutsis étaient des "cancrelats" qui méritaient une vengeance exemplaire, et ce prélat disait du parti des Tutsis qu'il était anticatholique, communiste et islamique ! Une absurdité, je crois.

— Je ne comprends pas, il y a un instant tu disais que l'Église était du côté des Tutsis.

— Ça, c'était au début de la colonisation, plus tard, bien après la Deuxième Guerre, les nouveaux prêtres voulaient promouvoir la démocratie et favoriser la majorité de la population qui était et est toujours Hutue... Je t'ai dit, c'est compliqué... Depuis l'indépendance, la chute du dernier *mwami* et l'instauration de la République, la haine des Hutus envers les Tutsis n'a pas cessé d'être fomentée par tous les moyens... Beaucoup de Tutsis se sont enfuis et se sont exilés, surtout en Ouganda... Après un certain temps, ils se sont organisés, ils ont créé le Front patriotique rwandais, le F.P.R., et ont mené des attaques depuis l'Ouganda, dans l'intention, dit-on, de renverser le pouvoir en place, ou du moins pour que cessent les persécutions des Tutsis, mais, de fait, chacune de leurs actions était suivie de représailles envers les Tutsis restés au pays... Un cauchemar affreux, pas seulement pour les Tutsis, mais aussi pour les Hutus raisonnables qui ne se laissaient pas tourner la tête par la propagande démentielle du pouvoir, et il y en avait un bon nombre, eux aussi ont été massacrés pendant le carnage perpétré par des sauvages ! »

Amandin ne peut cacher son émotion grandissante au fil de ses mots, il s'éponge les yeux et le front. Noé veut le rassurer.

« Amandin, des tueries comme ça se sont produites beaucoup de fois dans l'histoire, et ce n'est pas le fait des Africains, qu'ils soient les uns ou les autres ! Regarde la Shoah ! C'est vieux comme le monde. On dit que les premiers croisés, lors de la prise de Jérusalem, n'ont épargné ni femmes ni enfants. Les cadavres des Sarrasins et des Juifs s'amoncelaient partout, et que dire du siècle des Lumières et de toute la pensée humaniste de l'époque ? Des carnages en continu ! Des guerres effroyables déchirant les Européens et la Révolution française culminant en la Terreur ! Dans l'histoire, des guerres civiles et des massacres se comptent par milliers ! »

À grand renfort de volonté, Amandin se lève et reprend le chemin de l'université. Il repense à ces mots, cette référence « aux Africains » n'a chez Noé rien de raciste, il le sait, *tu as raison, cher ami, les Noirs ne sont pas plus barbares que les Blancs ne le sont ou ne l'ont été... Ils voulaient l'extermination ! Ils disaient « libération », kubohoza... libérer ?... Ils hurlaient kubuhoza à la Radio la Mort !... Libérer le pays des Tutsis, aberrant !... Ils tuaient parce qu'en chacun, ils tuaient tous, sous les coups de leurs machettes leurs victimes n'étaient pas des individus... Avec chaque Tutsi qui tombait, tous les Tutsis sombraient, les Hutus intoxiqués par les catilinaires du Hutu Power... Les Tutsis ne pouvaient pas croire à une réconciliation... Le rêve de la délivrance par le F.P.R. et du retour des exilés... tous, Hutus et Tutsis, en proie à la peur, peur ténébreuse, effroyable, peur des siens, peur de soi, peur de l'autre, peur de tous. La peur... Amandin se demande à nouveau si sa décision de ne pas signer la « Déclaration des Hutus sensés » fut dictée par la raison, comme il s'en était convaincu à l'époque, car ce fut un dilemme pour Amandin, il se sentit solidaire de la poignée de signataires, des Hutus éminents, mais se demandait si, de fait, ce manifeste serait utilisé à bon escient. Le débat à la maison fut animé des jours durant, Judith l'exhortait à ne pas*

---

donner sa signature, il hésitait, et à la fin, il suivit son conseil se disant que ce n'était que raisonnable, pourtant, il en était conscient, la peur de devenir une cible y fut aussi pour quelque chose.

La peur ! Le Tutsi, autrefois, l'autorité spirituelle, magique, le seigneur de la terre, transformé par la peur en la main armée de l'extérieur, le Hutu, jadis absent des querelles, labourant la terre, cueillant le café, le thé, la peur d'être dépossédé par l'arbitraire, devenant rouge de vengeance, enivré de pouvoir, sous le joug de la haine, la peur, comment la vaincre ? La raison s'effondre si la peur l'emporte. Lorsqu'un gorille, un « dos argenté », attaque un homme qui s'en est trop approché, une peur atroce saisit cet homme, mais il ne court pas, s'il le fait, il est fini, le gorille l'achèvera d'une gifle. Pour s'en sortir, on lui aura appris, il se jettera à terre, le nez enfoui dans la boue, en signe de soumission, et avec chance, le singe s'arrêtera, l'observera quelques instants pour attester sa suprématie, et s'en ira, majestueux, comme le matador qui, tenant l'épée de sa main droite et la cape rouge de sa main gauche, tourne le dos au taureau encore debout, mais déjà rendu. Ainsi, saisi par la peur, cet homme sut se maîtriser, comme on l'avait averti, il fallait capituler pour tenter de survivre. *Cet enseignement-là, c'est une affaire de longue haleine, il ne suffit pas de dire : « Si un gorille t'attaque, jette-toi par terre. » Ces seuls mots sont peu de chose pour contrer la tentation de courir à toutes jambes. La raison doit s'exercer... comme en maths... un problème dont on ne connaît pas la solution, une conjecture dont on ne sait pas si elle est vraie ou fausse... se dire « il faut trouver une réponse » ne suffit pas... Comment chercher la solution ? « Prends de la distance, disait le maître, accepte la question avec humilité et tâche d'en trouver une nouvelle formulation, inédite, si tu y arrives, tu te trouveras à la porte d'entrée, une solution n'est jamais un monolithe, c'est toujours une construction, un édifice, à la porte d'entrée, tu peux déjà admirer sa beauté, mais le plus splendide est à l'intérieur, à toi de faire l'effort d'y entrer. » Merci, maître.*

Amandin a ressenti la peur pendant toute son enfance. « Ne sois pas timide », lui disait son père, mais Amandin se sentait menacé – par quoi, par qui ? – une angoisse constante était installée dans ses entrailles. Le salut vint le jour où il prit conscience qu’il comprenait sans difficulté ce que les bonnes sœurs lui enseignaient, il avait huit ans lorsque sa mère est morte d’une morsure de serpent, son père le mit alors dans un petit internat tenu par des sœurs, faveur qu’il obtint, car le petit garçon s’était distingué dans son école par son intelligence et par ses notes. Quelques images peuplent les souvenirs de cette époque : le visage couvert de larmes de son père, les yeux bleus de la sœur, la seule Blanche parmi les bonnes sœurs, qui venait frotter son dos dans son bain, et surtout le sourire de la mère supérieure, en corrigeant ses devoirs d’arithmétique, dont les dents blanches et les plis au coin des yeux sous d’épaisses lunettes avaient affermi la confiance en soi. Chez Amandin, les calculs lui étaient naturels. Plusieurs années plus tard, installé à Genève, sa vie se résuma à une seule occupation : les mathématiques. Très vite il se fit remarquer par les professeurs, et avant même d’obtenir sa licence, il fut engagé comme assistant à l’université et, sous la direction de son « maître », il fit ses premiers pas dans la recherche qui aboutit, après quatre ans, à sa thèse de doctorat, dont la publication lui permit d’entrer dans le cercle restreint des mathématiciens reconnus par ses pairs. Pendant ce temps, il ne rentra au pays qu’à deux reprises, à la mort de son père et pour se marier à Judith. Averti que son père était mourant, il prit l’avion d’urgence et, à l’arrivée, il le trouva agonisant. Il fut saisi à la gorge par l’expression sereine du visage du vieil homme rendant son dernier soupir, et il sut que l’esprit survivant de son père, le *muzimu*, ne lui tiendrait pas rigueur d’avoir quitté « sa terre », qu’au contraire, il l’encourageait à poursuivre le chemin qu’il avait pris dans de lointaines contrées. Ce sentiment lui permit, quelques mois plus tard, de prendre son courage à deux mains et d’écrire aux parents de Judith. Ayant perdu son père et sa mère, leur expliquait-il, et n’ayant pas de famille proche, il serait impossible de suivre les règles traditionnelles, lui seul pouvait s’adresser à eux pour demander la main de leur fille. Car depuis

---

l'école il s'était pris d'affection pour Judith et dans la position où il se trouvait maintenant, il était certain de pouvoir lui offrir des conditions confortables de vie, pour *l'inkwano*, il ne pourrait pas leur offrir une vache, mais il se proposait de leur apporter un présent de l'Europe qui pourrait, espérait-il, plaire à toute leur famille, et il promettait de tout faire pour rendre Judith heureuse. Leur réponse se fit attendre ; sans doute que la jeune femme avait d'autres prétendants et qu'il lui fallut s'opposer farouchement à ses parents pour les empêcher de lui imposer leur choix. Pour finir, ils cédèrent à la résolution de leur fille, mais demandèrent – ils le laissaient comprendre bien clairement dans leur lettre – qu'Amandin s'installe quelque temps près de chez eux pour que l'on puisse au moins faire la visite rituelle de la famille de la mariée chez le nouveau couple et ainsi célébrer l'union des deux familles. Amandin se mit d'accord avec un camarade d'école pour qu'il lui prête son logis le temps des vacances d'été, et à la fin des deux mois de congé, les jeunes mariés plièrent bagage, promettant de revenir souvent, promesse qui s'est révélée au fil des années très difficile à tenir.

Arrivant à Uni Dufour, Amandin parcourt des yeux le grand hall d'entrée avant de prendre les escaliers pour se rendre à son bureau. *Hutu ou Tutsi ? Je ne sais rien de ce garçon.* Aubert, le collègue avec qui il a rendez-vous, l'attend déjà.

« Il y a un instant, un jeune te cherchait.

— Un étudiant ?

— Je ne l'avais jamais vu.

— Ce doit être cet étudiant qui a fait ses études à l'E.P.F.L. et qui veut me voir, mais je lui ai donné rendez-vous dans une demi-heure.

— Il a dit qu'il reviendrait, regardons comment on peut s'organiser pour les séminaires. »

Les deux hommes comparent leurs emplois du temps jusqu'à la fin de l'année académique, ils s'accordent sur les horaires de leurs séances réciproques, puis Amandin se retrouve seul et reprend une question laissée la veille au tableau noir qui couvre la presque totalité d'un mur de son bureau. Les idées lui viennent à l'esprit comme des cartes jaillissent de la main d'un prestidigitateur, le tableau noir se remplit de formules et de notes, enfin Amandin s'arrête, regarde sa montre, une heure s'est écoulée sans que son visiteur soit apparu et il doit aller donner son cours. Dans le couloir, de son bureau à la salle de classe, Amandin se demande s'il faut être déçu, inquiet ou soulagé. Les étudiants qui fréquentent son cours sur les espaces fibrés, une quinzaine environ, l'attendent installés comme à l'accoutumée, aux premiers rangs. Entrant et lançant un « bonjour ! », Amandin est surpris de voir un jeune Noir assis au fond de la salle, qui semble lire quelque chose sur son pupitre. Au début de l'année académique, ce n'est pas inhabituel de trouver des étudiants au fond de la salle, ils viennent pour se faire une idée sur le sujet et décider s'ils vont l'intégrer dans leur programme de deuxième cycle, ils se font discrets, contrairement aux aficionados d'Amandin qui occupent les premiers rangs. Aujourd'hui, l'étudiant au fond de la classe n'est pas quelqu'un qui veut se déterminer sur son curriculum, c'est à coup sûr son compatriote. Se grattant la gorge, Amandin se ressaisit et énonce au tableau noir le théorème sur l'isomorphisme de Thom, le sujet de la leçon d'aujourd'hui, aussitôt son esprit est tout absorbé par la formulation de quelques définitions et par la démonstration assez complexe du théorème. Lorsqu'il se retourne pour répondre à une question, le fond de la classe est vide. Après son cours, de retour à son bureau, Amandin ne pense plus à cette présence fugace, son attention est tout entière sur les annotations laissées sur son tableau noir, il s'installe dans son fauteuil et parcourt du regard les formules inscrites auparavant, et après un moment, on le voit qui se lève, écrit sur le tableau noir, se rassied, va de nouveau au tableau noir, et ainsi jusqu'à la fin de l'après-midi.

---

La tombée du jour oblige Amandin à allumer la lumière, il se dit qu'il devrait rentrer chez lui, il s'attarde encore un peu, parcourant vite les courriels reçus dans la journée, ensuite il se lève et part. *C'est bizarre, ce garçon n'a pas fait signe.* Il quitte Uni Dufour et entre dans le parc des Bastions lorsqu'il entend derrière lui : « Professeur Butisi ! » Il tressaille et se retourne avec un sourire interloqué, un grand gaillard, dont la minceur ne trompe pas la force, le regarde d'un air sérieux, la tête inclinée en avant, les deux hommes se dévisagent, Amandin ne sait que dire, le jeune semble hésiter, puis il s'avance vers lui.

« Excusez-moi, professeur Butisi. Je suis Joseph Sehene, je devais venir vous voir cet après-midi...

— Ah ! Bonsoir !

— ... j'étais en retard, je suis venu à votre cours, après j'ai vu que vous étiez occupé.

— Ce n'est pas grave, fixons un autre rendez-vous.

— Permettez-moi de vous accompagner. »

Amandin hésite, regarde le parc dans la pénombre malgré l'éclairage parsemé, il fixe les yeux du jeune homme et se rassure.

« Venez, faisons ensemble quelques pas et parlez-moi de vous. »

Le jeune homme fait un geste de la main et ne dit rien, les deux marchent côte à côte en silence. Amandin attend, toujours avec le sourire. *Un peu étrange.*

« Professeur Butisi, j'ai des questions sur votre dernier article.

— Ah ! Pour ça, il faut venir me voir à l'Uni, nous pourrions en parler au tableau noir. Venez me voir après-demain matin, je serai assez libre à ce moment-là.

— Merci. Puis-je vous accompagner encore un peu ?

— Alors, dites-moi un mot sur vous.

— Sur moi ? Qu'est-ce que je peux vous dire ?

— ...

— Je viens de la capitale, mon père voulait m'envoyer à l'étranger, il était un astridien, il rêvait d'aller à l'étranger, il a sauvé la vie de ma mère et la mienne. J'étais un enfant, quand tout a été fini, j'ai repris l'école,

j'ai compris, je me suis appliqué, puis la Suisse m'a offert une bourse, je viens de finir un master à l'E.P.F.L., je dois faire un doctorat, j'aimerais votre aide, mon père disait qu'un Tutsi n'est pas un quidam, ma mère me l'a raconté. »

Un nœud à la gorge, Amandin est démonté par ces propos débités tout d'une haleine. Pendant son séjour, pour se marier à Judith, il avait beaucoup entendu parler du conflit entre astridiens et séminaristes, les premiers étant l'élite tutsie formée par le Groupe scolaire d'Astrida tenu par les curés, et les deuxièmes étant les Hutus admis dans les séminaires, ceux considérés comme aptes à poursuivre des études. Le bruit courait que les séminaristes voulaient la peau des astridiens, « il faut que ça change », lui dit un cousin le jour du mariage, « de quel droit les astridiens ont-ils cette attitude de supériorité, et de quel droit ont-ils la mainmise sur tous les rouages de l'État ? Les *mzungus* [les Blancs] ont décidé comme ça, mais c'est fini, on est chez nous maintenant, ça va changer, on va se débarrasser de ces étrangers ». Ces propos avaient scandalisé Amandin, tout cela lui semblait une idiotie crasse. « Imana est notre dieu à tous et nous parlons tous la même langue », avait-il réagi. « Tu vis dans un conte de fées, Amandin ! Sors de tes abstractions, regarde les choses en face ! » rétorqua son cousin lui pointant un index menaçant. Plus tard, face à l'évidence du génocide, Amandin se dit que c'était lui, Amandin, l'idiot qui n'avait rien compris. Il tente de dissimuler son étonnement : « Bon... dans votre courriel, vous mentionniez que vous aviez fait votre mémoire de master avec le professeur Hirsch, c'est un bon mathématicien, très apprécié. » À nouveau, le jeune homme fait un geste de la main, comme pour signifier quelque chose, mais se tait, les deux hommes marchent sans mot dire jusqu'à l'entrée opposée du parc. Amandin rompt le silence :

« Voilà, je vais vous laisser, passez me voir après-demain matin, si vous pouvez.

— D'accord, merci. »

---

À la maison, Judith l'attend, impatiente de l'entendre.

« Raconte !

— Entre nous, j'en ai eu un peu peur.

— Ah ! Que s'est-il passé ?

— Il n'est pas venu à notre rendez-vous. Quand je suis allé donner mon cours, je l'ai vu au fond de la classe, puis il a disparu, et quand je sortais de l'Uni, il m'a interpellé dans le parc.

— Comme ça, interpellé ?

— C'est-à-dire, derrière moi, il m'a appelé, j'ai sursauté.

— Quel imbécile !

— Il n'avait pas l'intention de me faire peur, c'est un garçon timide, j'ai l'impression, nous avons marché ensemble le long du parc, je lui ai demandé de me parler de lui, il a dit des mots un peu confus, il viendra me voir après-demain matin.

— Hum ! D'où vient-il ?

— De Kigali... son père était un astridien.

— Il t'a dit ça ?

— Oui.

— Votre conversation est alors allée assez loin !

— En fait, non, c'était très court, il a mentionné que son père aurait voulu aller à l'étranger pour se former... Il ne l'a pas dit, mais j'ai cru comprendre que son père a été tué pendant le génocide...

— Dieu du ciel !

— ... mais il a sauvé sa femme et ce fils.

— Dis donc, c'était quand même une longue conversation.

— Non, non, il a dit juste quelques mots, mais c'est ce que j'ai compris, il a dit qu'il voulait faire un doctorat parce qu'un Tutsi n'est pas un quidam, ou quelque chose comme ça.

— Ouille !

— Encore maintenant, cette histoire me révolte.

— Quelle histoire ?

— Hutu, Tutsi, tout ça, ça me révolte, ça me bouleverse, malgré les années écoulées. Des monstres... Je ne me sens ni Hutu, ni Tutsi, ni autre chose.

— Il n’y a pas à se sentir, l’on est une chose ou l’on est une autre, et tu ressembles à ta mère.

— Ça ne fait pas de moi un Hutu.

— Pour les autres qui te voient, tu en es un.

— C’est ça le problème, c’est comme la couleur de peau, souvent je me dis que je ne me sens ni Noir ni Blanc, et même, quand je te regarde, je ne te vois ni Noire ni Blanche.

— Le miroir ne me trompe pas, chéri !

— Mais, c’est ça, on ne se regarde pas tout le temps dans un miroir... Quand tu parles à quelqu’un, par exemple, es-tu en train de t’imaginer comment il te voit ?

— Parfois oui, parfois non.

— Pour moi, le fait d’être un Noir ne change pas ma relation avec quiconque, Blanc ou Noir ou Jaune, pourquoi doit-on “être” quelque chose, on est soi-même et basta.

— Certes, mais tout le monde n’a pas la même identité.

— Ah ! Voilà le mot qui fâche, identité !

— Mais c’est vrai, il y a des milliers d’identités dans le monde, tu n’as pas la même identité qu’un Nordique, par exemple.

— Je dirais plutôt qu’il y a des milliards d’identités dans le monde, chacun est une identité.

— Tu confonds deux choses, tu peux être toi-même et néanmoins avoir une identité qui fait de toi un Africain et pas un Nordique.

— À mon avis, c’est toi qui fais la confusion entre identité et culture, il y a des milliers de cultures dans le monde, comme il y a des langues, des religions, des musiques, des littératures, et puis il y a des choses qui sont communes à toutes les cultures, les mathématiques sont les mêmes, qu’elles soient faites par un Nordique ou par un Africain...

— Ha, ha !

— ... ou par un Hutu ou par un Tutsi.

— Pardon, j’insiste, au-delà de la culture, il y a une question d’identité, les Juifs, par exemple, qu’ils soient en Israël, en Suède, en Argentine ou ailleurs, ont une identité juive.

---

— C'est quoi "l'identité juive" ? D'accord, le regard que l'on porte sur eux contient toute l'histoire depuis les temps immémoriaux, toute l'histoire du monothéisme, l'histoire des persécutions, etc., c'est donc notre regard qui fait de lui un Juif, il n'est pas obligé de porter sur lui "l'identité", il n'a pas à se "sentir" Juif, sauf s'il veut en faire une cause, s'il veut proclamer : "Je suis Juif, c'est pourquoi je fais ceci, je fais cela !"

— C'est bien ce que je disais, tu peux sentir ce que tu veux, tu n'échappes pas au regard des autres, ni aux préjugés, ni aux idées toutes faites à ton sujet ou au sujet des gens qui te ressemblent, qui que tu sois, et surtout si tu es un Noir et par-dessus le marché un Hutu.

— Peut-être, mais ça m'attriste... Je n'aurais rien dû convenir avec ce garçon, j'aurais pu lui dire que je ne pouvais pas prendre encore un nouveau doctorant, c'est vrai, les trois que j'ai en ce moment occupent tout mon temps.

— Mais tu n'as rien fixé, il me semble, ce n'était pas possible de le renvoyer comme ça, au milieu de la rue, ne t'en fais pas.

— Pour te dire la vérité, sur-le-champ j'étais tout à fait conscient que j'aurais pu dire que j'étais débordé, et c'est la vérité, mais ce n'était pas la vraie raison, je savais que si je le renvoyais c'était à cause du conflit entre les Hutus et les Tutsis, et je me suis dit que je n'allais pas me laisser faire par mon aversion pour ce conflit.

— Ça revient à ce qu'on disait, tu as été toi-même et c'est bien, maintenant tu peux décider en tenant compte des qualités de l'étudiant et non pas en fonction du fait que c'est un Tutsi dont le père était un astridien.

— Bon, on verra... ça me dérange, depuis que j'ai reçu le courriel de ce garçon, je me sens poursuivi par les fantômes du génocide... Depuis que j'avais décidé de ne pas signer la fameuse déclaration, je me suis forcé à mettre tout ça de côté, et puis, tout d'un coup, c'est comme si une tuile m'était tombée sur la tête.

— Nous en avons déjà parlé mille fois, il faut tourner la page, aller de l'avant, nous avons notre vie.

— Ce que nous avons, c'est beaucoup de chance... Je tremble chaque

fois que je pense à ce qui se serait passé si nous étions là-bas au moment des massacres.

— Nous sommes bénis des dieux, c'est vrai.

— Et les autres ?

— Il n'était pas dans notre pouvoir de changer quoi que ce soit, on les a aidés comme on a pu, on leur a envoyé des sous, des couvertures, des habits neufs.

— Était-ce assez ?

— Écoute, dans la circonstance et avec toutes les difficultés, nous avons fait ce que nous pouvions faire de notre mieux, et puis, nous ne devons pas cracher sur notre chance, nous devons rester nous-mêmes, garder notre dignité, montrer aux autres que cette affaire n'est pas tout !

— Alors, tu comprends pourquoi je me sens presque contraint d'accepter cet étudiant.

— C'est compréhensible, mais tu devrais le juger comme tu jugerais n'importe quel étudiant. »

Au petit matin, un songe réveille Amandin : il était assis dans un grand bassin rempli d'eau tiède, une sensation agréable envahissait son corps, la petite sœur blonde, un large sourire, le savonnait avec de petits sons gutturaux de joie, il se tenait debout, elle déversait sur sa tête un seau d'eau. Son père devant lui, le regard d'amour, lui parlait : « Cette terre sainte, berceau de l'homme, est en toi, sache-le, elle ne te quittera pas, tu ne la quitteras pas. Tu es mon fils, donc Tutsi, car je suis Tutsi, tu es sorti du ventre de ta mère, donc Hutu, car elle est Hutue, rappelle-toi, Gahutu et Gatutsi sont deux frères, fils de Gihanga, fondateur du royaume. Tu es Butisi, car tu es né petit, tu es Amandin, car tu es béni par Imana qui te veut grand, je te vois nu, petit et grand, je te reconnais, tiens à cœur les Mille Collines, réfléchi seul, libre. »

Il se lève et va préparer son café. Judith le rejoint peu après.

« Tu t'es levé tôt !

— Un rêve m'a réveillé et je n'ai pas réussi à me rendormir, et toi, bien dormi ?

---

— Très bien ! Ce rêve, un cauchemar ?

— Non, j'ai rêvé de mon père.

— Hum !... Il y a encore du café ?

— Le pot est presque plein... J'ai pensé à notre conversation.

— Laquelle ?

— Sur la culture et l'identité.

— Ah !

— Je crois que tu as raison, c'est un peu la même chose, ce qui compte, c'est ce qu'on en fait, si c'est pour la reconnaissance et pour la richesse, c'est bon, si c'est pour l'antagonisme et pour la destruction, c'est l'enfer.

— Compiqué et abstrait, tout ça.

— Je veux dire, si l'identité et la culture font en sorte que chacun se reconnaisse en elles et s'enrichisse en les développant, c'est une bonne chose, mais si ce sont des instruments pour s'en prendre aux autres, c'est l'horreur.

— Tu deviens philosophe !

— Te souviens-tu de ce que disait de Rham ?

— Rappelle-moi.

— Les mathématiciens, vieillissant et gâteux, se posent en philosophes !

— Ha, ha ! Tu es averti !... mais je suis d'accord, la culture, c'est l'héritage, la mémoire de ce que nous sommes, ça ne dépend pas d'un bon vouloir, et ça ne signifie pas que nous y sommes enfermés... si nous acceptons les autres comme ils sont, nous nous acceptons nous-mêmes comme nous sommes.

— C'est toi qui deviens philosophe.

— Ha, ha ! »

Le mercredi suivant, la famille se retrouve autour de la table pour le déjeuner hebdomadaire, Dorothee est impatiente de raconter sa conversation avec un jeune venu remplacer pendant quelques semaines

le professeur de mathématiques.

« C'est un jeune sympa, café-au-lait aussi... pendant la pause, il m'a demandé si j'étais Brésilienne, il s'appelle Ricardo Pfister, son père est Suisse et sa mère Brésilienne, je lui ai dit que mon père était né ici, mais que mes grands-parents venaient du Rwanda, il m'a demandé si j'étais la petite-fille du professeur Butisi, j'ai répondu que oui, il était tout content, il m'a dit qu'il avait beaucoup apprécié tes cours, Sokuru.

— Je me souviens de Pfister, un gentil garçon, ça fait déjà quelques années. »

Claire saisit l'occasion pour poser la question qui la tracasse.

« À propos de tes étudiants, Sokuru, Judith m'a dit que tu étais un peu embêté par la visite d'un Rwandais...

— Je ne suis pas embêté, je suis inquiet... on ne sait pas à quoi s'attendre.

— Je me suis demandé si c'était encore quelqu'un qui venait te solliciter une signature ou te prier de t'engager d'une façon ou d'une autre, à cause du vingtième anniversaire l'année prochaine.

— Non, il voudrait que je sois son directeur de thèse.

— Est-il calé ?

— Nous avons un peu discuté vendredi dernier, il a lu un de mes articles, il m'a posé quelques questions, je crois qu'il a vaguement compris le sujet, il est un peu timide, je lui ai suggéré d'aller voir Noé pour un échange d'idées.

— Il n'a pas parlé du Rwanda ?

— Non, pas vendredi... la première fois qu'on s'est vus quelques minutes, mercredi dernier, il a mentionné que son père l'avait sauvé... il ne l'a pas dit, mais c'était sous-entendu, je crois, que son père a été tué.

— Mon Dieu ! »

Tous se taisent, avalant le déjeuner préparé par Judith. Dorothée rompt le silence.

« Parfois on me demande d'où je viens, quand je réponds que je suis d'ici, on me demande mon origine, et quand je dis que mes grands-parents viennent du Rwanda, j'entends "ah !", puis, plus rien, on se

---

regarde sans savoir que faire.

— Personne ne connaît le Rwanda, commente Antoine de sa voix posée.

— Ce n'est pas vrai, réplique Judith, tout le monde connaît le Rwanda, surtout depuis le génocide !

— Mais non, maman... ici le génocide n'a fait la une des journaux que quelques jours, tout au plus une semaine, et puis, ça n'avait rien à voir avec les gens d'ici, la plupart ignorent où se trouve le Rwanda, en France, d'accord, on en a beaucoup parlé, à cause des troupes envoyées à la fin, il y a tout ce débat sur le fait que ces militaires n'ont servi qu'à sauver les assassins.

— Tu exagères, les gens ici se rappellent très bien ce qui s'est passé.

— Quoi qu'il en soit, à moi, on ne me demande jamais d'où je viens.

— Ça ne m'étonne pas, s'écrie Claire, tu fais peur !

— Pas du tout. Pourquoi dis-tu ça ?

— Tu es toujours sérieux, Noir et grand, tu fais peur aux hommes et tu plais aux femmes !

— Ni l'un ni l'autre, si je te plais, ça me va, mais peut-être devrais-je aussi te faire peur...

— Tu me plais, mon chouchou, et une petite peur, ça donne de petits frissons...

— Vous êtes des enfants, interrompt Judith. »

Ces échanges gênent Dorothee.

« Maman, papa ne fait pas peur !

— Bien sûr que non, je plaisante, il est le plus doux des hommes, surtout le plus gentil des papas.

— C'est vrai ! »

Claire revient sur sa curiosité.

« Alors, Sokuru, vas-tu le prendre ?

— Je ne sais pas, je ne devrais pas, j'ai déjà trois doctorants en ce moment, c'en est assez.

— Alors, ne le prends pas.

— Bon, on verra. »



---

Amandin est un peu agacé, et Claire n'insiste pas, elle croit deviner quelque dilemme qui trouble son beau-père, mais pour Amandin en réalité il n'y a plus de dilemme, il y a une gêne, car il sait qu'il acceptera de s'occuper du jeune Rwandais et il sait que sa décision ne dépend pas des qualités de ce dernier. Il a pris sa décision sans autre considération parce que c'est un Tutsi. *Un refus, comment serait-il interprété ? Lui dire que je suis déjà trop pris sonne comme une dérobade.*

Noé rencontra Joseph à plusieurs reprises, leur contact se fit sans accroc, le jeune Rwandais s'exprima sans craindre de montrer ses lacunes dans la connaissance des théories développées par Amandin et Noé, cette sincérité captiva Noé qui ensuite rassura Amandin lui disant que Joseph semblait un garçon intelligent et enthousiaste qui serait un bon doctorant. Noé le prendrait comme assistant si Amandin était d'accord pour diriger sa thèse, car c'était le souhait de Joseph. Amandin revit Joseph encore une fois avant les vacances, « la secrétaire de l'Institut pourra vous aider avec les questions administratives, lui dit-il, et voici une liste de lectures pour l'été, venez me voir à la rentrée, au début septembre ». Amandin ne réussit pas à discerner si Joseph était content, comme il pensait qu'il devrait l'être, car le jeune homme garda son air circonspect tout au long de cet entretien et se limita à dire « Merci, professeur », en donnant son congé. Par la suite, Amandin ne pensa plus à Joseph, car la formulation des examens de fin d'année pressait, puis il fallait encore lire le premier jet de la thèse de l'un de ses doctorants et préparer les tout derniers cours, et dans la fébrilité usuelle à l'approche de la clôture de l'année académique, toute l'attention d'Amandin se focalisa sur son travail.

Comme chaque année, juin était un mois d'intense activité pour toute la famille. Antoine travaillait dans une grande banque et la planification de mi-année prévoyait des rencontres avec quelques clients importants et des réunions stratégiques avec les dirigeants de la

banque. Au début de ses études universitaires, Antoine voulait suivre sur les pas d'Amandin, mais dès la première année, il s'intéressa aux mathématiques financières, en grande mode à cette époque en raison des récents résultats théoriques et à cause des progrès de l'informatique rendant possible l'analyse d'une immense quantité de données. Après la troisième année en mathématiques, il décida de s'inscrire en économie, où il progressa très vite, terminant son master en trois ans, puis étant engagé comme assistant, et fort de ses connaissances en mathématiques, il fit un doctorat en finance dans les trois années suivantes. Avant même de défendre sa thèse, il fut engagé par cette banque, où il gravit sans encombre les marches de la hiérarchie, pour atteindre le poste de chef économiste en à peine six ans. Son élégance, sa parole mesurée, son savoir-faire et son regard confiant ne laissaient personne indifférent, d'autant plus que c'était un Noir. Ses supérieurs avaient vite compris qu'il était une perle qui ferait impression sur ses clients et sur ses collaborateurs s'il était promu à un poste de haute responsabilité, car avec ses connaissances et son autorité naturelle, ce Noir serait d'emblée perçu comme une valeur exceptionnelle de la banque. Antoine n'en était pas dupe, mais il s'en fichait. Quelques années plus tard, se souvenant de cette période, il ne pouvait pas s'empêcher de sourire en apprenant qu'un noir Franco-Ivoirien, Tidjane Thiam, avait été engagé pour diriger le Crédit Suisse.

Pour Claire, juin était aussi un moment de grande activité et d'expectative excitante, car elle savourait le choix du thème de la dissertation de fin d'année et, surtout, de lire ses élèves. Son approche dans ses cours de littérature était de sélectionner si possible un texte relativement bref de l'auteur choisi et de le faire commenter, analyser et débattre par ces jeunes de quinze ou seize ans. Par principe, elle n'intervenait que pour maintenir l'ordre dans les échanges, évitant ainsi d'influencer et leur compréhension et leurs observations, toujours attentive à l'ascendant de certains d'entre eux, plus doués ou plus intéressés, sur l'ensemble de la classe, ce qui conditionnait les

---

points de vue exprimés à haute voix, et elle attendait les dissertations pour bien mieux apprécier les impressions de chacun sur les idées et les sentiments de l'auteur. Cette année, au courant mai, ils avaient lu *La Métamorphose* de Kafka, et il fut établi que la dissertation porterait sur cette œuvre singulière, d'où le thème donné par une citation, sans autre commentaire : « Était-il une bête pour être à ce point ému par la musique ? » C'est la réflexion sur lui-même que fait Gregor, le personnage principal, métamorphosé en un volumineux et horrible insecte, au moment qui précède de peu sa condamnation et sa fin, quand il vient s'aventurer hors de sa chambre, son espace vital, pour entendre Grete, sa sœur chérie, jouer au violon, jeu sur lequel Gregor ne cessa de rêvasser même après la métamorphose. Cette année, ce qui avait amusé Claire fut la perception, par les élèves, du comique dans le texte, un tragi-comique qui stimula une attention particulière de toute la classe. Ce ne fut pas, comme on pouvait s'y attendre, avec la scène du fondé de pouvoir qui était venu s'enquérir de façon intrusive et arrogante sur l'absence de Gregor au travail : « [Gregor] voulut s'avancer vers le fondé de pouvoir qui déjà sur le palier se cramponnait ridiculement des deux mains à la rampe ; mais aussitôt, cherchant à quoi se tenir, il retomba avec un petit cri sur toutes ses petites pattes... » Ce ne fut pas non plus avec la scène à la Charlot, où Gregor apprend à jouer avec ses qualités animales : « Il aimait particulièrement rester suspendu au plafond ; c'était tout autre chose que d'être allongé sur le sol ; une oscillation légère parcourait le corps ; et dans l'état de distraction presque heureuse où il se trouvait là-haut, il pouvait arriver que Gregor, à sa grande surprise, se lâche et atterrisse en claquant sur le plancher. » Ce qui surprit Claire fut l'hilarité suscitée par la scène où est décrite l'attitude de la nouvelle femme de ménage qui s'adressait à Gregor, « d'une façon qu'elle estimait sans doute gentille », l'appelant « vieux cafard » ! L'élève qui lisait ce passage eut un fou rire contagieux qui s'est propagé dans toute la classe.

L'approche de la mi-année était aussi fort active pour Judith. Dès l'époque où Antoine commença à fréquenter l'école, ayant donc plus

de temps disponible, Judith prit sur elle les tâches administratives qu'Amandin accomplissait auparavant avec inattention : le suivi des factures médicales pour le remboursement de la caisse maladie et la déclaration d'impôts. Elle s'y est mise avec minutie, s'aidant de toute information utile à un autodidacte et est devenue une véritable experte, à telle enseigne que bien plus tard, Claire et Antoine comptaient sur elle pour faire la même chose pour eux. Quelques années après la nomination d'Amandin à l'université, voyant leur compte d'épargne grandir petit à petit, elle décida d'étudier, aussi en autodidacte, comment investir cette modeste fortune. Antoine, qui était déjà bien avancé dans ses études, prodiguait principes et conseils souvent accompagnés de considérations théoriques auxquels Judith prêtait une oreille distraite, étant plutôt intéressée par les éléments tangibles, les dividendes par exemple. Un jour, Antoine lui expliqua le concept de frontière efficiente et la façon de constituer le bon portefeuille correspondant à un niveau de risque choisi, pour une fois, Judith l'écouta attentivement, et après réflexion, elle décréta, en silence, que cela revenait à chercher midi à quatorze heures. Cependant, le mot « diversification » attira son attention, elle l'entendit comme signifiant « diversité » ; or elle savait l'importance de maintenir la diversité de la flore et de la faune pour la protection des terres et des eaux étant donné l'importance de l'agriculture dans son petit pays, où la biodiversité était menacée par l'extension des terres arables en raison de la forte densité de population. Ce fut d'ailleurs un grand soulagement pour elle d'apprendre un jour que sa chère forêt du Nyungwe avait été promue en parc national, la protégeant ainsi des atteintes à sa biodiversité et à sa splendeur. Pour Judith, chercher la diversification des investissements était un peu comme préserver la diversité dans la forêt, et ainsi assurer l'équilibre et l'épanouissement d'un écosystème.

---

À l'approche de l'été, les adultes s'affairaient ainsi à leurs occupations et Dorothee n'avait que les vacances en tête. Chaque année, les vacances sont prises en deux étapes, une semaine à Kandersteg où la famille réunie s'adonne à des randonnées et à des promenades en barque sur le Blausee ou le Oeschinensee, puis, Claire, Antoine et Dorothee partent vers la Méditerranée, tandis que Judith et Amandin reviennent à Genève, se donnant la liberté d'escapades ici ou là en Suisse ou en France pour assister à des concerts ou voir des expositions.

Il y a des endroits de toute beauté dans l'Oberland bernois, et depuis l'enfance d'Antoine, pour une première détente au début de l'été, les Butisi ont élu Kandersteg comme port d'attache pour visiter et revisiter les alentours. Ils sont connus des habitants qui s'amuse à voir cette famille un peu particulière les saluer par un « *grüezi mitenand* » en entrant dans un café ou dans un commerce du village. Cette année, Claire et Antoine avaient promis à Dorothee qu'ils iraient à Ballemberg, un musée à ciel ouvert de l'architecture et de la vie traditionnelle suisse, à une petite heure en voiture de Kandersteg, ce qu'ils firent dès le lendemain de leur arrivée, profitant du beau temps. De retour, le soir dans l'appartement qu'ils louent chaque année, autour de la table du dîner, le sujet de conversation est la météo du lendemain et le choix des activités.

« D'après Météo Suisse, dit Antoine, c'est le grand soleil et peu de vent. Profitons pour aller pique-niquer au Oeschinensee et faire un tour sur le lac l'après-midi.

— Je suis de la partie pour la marche et le pique-nique, dit Amandin, mais après je rentre pour faire une petite sieste, et j'ai aussi un peu de travail qui m'attend.

— Je rentre avec toi, annonce Judith.

— Tu devrais te reposer ces jours-ci, Sokuru, laisse ton travail pour le retour.

— Ce n'est pas du vrai travail, Claire chérie, ce sont des choses qui trottent dans ma tête et dont je veux me débarrasser. »



---

Le lendemain, après le petit déjeuner au balcon sous le soleil du matin adouci par l'air frais et pur, les cinq entament vers dix heures leur marche en direction de ce lac de montagne entouré de sommets d'une majesté exquise rehaussée par l'exubérance de la végétation estivale. Une fois au bord du lac, ils décident de prolonger encore leur marche d'une petite demi-heure pour atteindre le flanc d'une colline qu'ils connaissent bien et dont la partie gazonnée est idéale pour le pique-nique, le ciel est d'un bleu brillant, quelques cumulus blancs surplombent les crêtes des hauteurs environnantes et la légèreté de l'air et le calme s'allient pour parfaire la magie de ce lieu unique. Comme par respect d'un sanctuaire, les échanges se font à demi-mot et à mi-voix, et l'on dévore les sandwiches préparés par Claire et les cerises apportées par Antoine, ensuite on se prélassé en admirant l'eau d'un bleu-vert pointillé par les reflets du soleil sur les vaguelettes du lac. Amandin fait quelques pas alentour pour retrouver les coins familiers qu'il visite chaque année, puis il revient vers les quatre autres étendus sur le gazon.

« Judith, rentrons et laissons les jeunes aller louer leur barque.

— D'accord. »

Après cette promenade, retrouvant son lit, Amandin dort une bonne heure du sommeil du juste, et au réveil, après un café noir et une douche, il se sent d'aplomb pour s'attaquer à ce « qui trotte dans sa tête ». De son côté, Judith a étalé des documents sur la table de la salle à manger et procède aux vérifications des comptes qu'elle avait laissées pour un moment de calme. À la fin de la journée, les autres arrivent, fatigués et contents, et après des douches et des changements de tenue, tous se retrouvent autour de la table que Judith a libérée de ses papiers, pour partager une salade et des fromages du coin, accompagnés d'un verre de Cuvée unique Sofia du lac de Biemme.

« Sur l'une des hauteurs, il y avait des Noirs qui se promenaient, dit Dorothée.

— Des jeunes, probablement des étudiants, commente Antoine.

— C'est bien si les touristes africains profitent aussi, dit Judith.

— Ce n'étaient pas des touristes, opine Claire, Antoine a raison, c'étaient des étudiants, un petit groupe d'une quinzaine de jeunes, l'un d'eux nous regardait avec des jumelles, il nous a observés longtemps, jusqu'à ce que notre barque soit cachée par un promontoire... Un peu gênant.

— Ils ne s'attendaient pas à voir d'autres Noirs par ici, explique Antoine.

— Nous aussi, nous ne savions pas quoi penser, dit Dorothée avec un petit rire nerveux.

— Il faut espérer qu'ils ne viennent pas en grand nombre, murmure Antoine.

— Et pourquoi pas ? conteste Judith.

— Je ne sais pas comment réagiraient les gens du bled.

— Ici, les gens sont toujours très sympathiques et aimables.

— Nous sommes trois Noirs et demi, je ne sais pas s'ils seraient encore aussi sympathiques si nous en étions trente-cinq.

— Ça dépendrait du comportement du groupe de ces trente-cinq personnes, noires ou blanches.

— D'accord, mais à comportement égal, les gens seraient plus indulgents envers les Blancs.

— À nous donc d'être plaisants ! »

Après s'être tenu coi pendant ce bref échange, Amandin intervient pour conclure.

« Bon, bon, si l'on reste comme on est et l'on respecte les gens comme ils sont, tout va bien.

— Je t'aime, Sokuru ! s'écrie Claire. »

Le reste de la semaine, les étudiants noirs, s'ils étaient restés dans les parages, ne coïncidèrent plus avec les promenades des Butisi, qui d'ailleurs les avaient oubliés, sauf Dorothée qui les chercha des yeux quelques fois. Dès le lendemain de leur retour à Genève, Claire, Antoine et Dorothée prirent la route vers le sud de la France, pour retrouver à

---

Saint-Jean-Cap-Ferrat un couple d'amis, Paul et Yvonne, lui, un collègue d'Antoine à la banque, elle, marraine de Dorothée et professeur, collègue de Claire au collège, et leurs deux garçons, contemporains de Dorothée et entièrement soumis à ses charmes. Judith et Amandin retrouvèrent leur routine dans une Genève typiquement calme en été, une bonne partie de la population étant partie en vacances. Amandin avait réservé ce moment pour penser à l'un des cours de l'année académique suivante, sur les surfaces de Riemann. Le domaine de ses recherches, la géométrie algébrique, était tout autre, mais il appréciait les surfaces de Riemann à cause de la richesse et de la diversité de cette théorie, comportant la topologie des surfaces, l'analyse complexe, la géométrie hyperbolique et la géométrie algébrique elle-même. Ce n'était pas la première fois qu'il donnait ce cours, mais à chaque reprise il en variait l'orientation, pour avoir le plaisir de repenser les parties restées en quelque sorte dans l'ombre les fois précédentes. Cela étant, se dit-il, il faut toujours couvrir l'essentiel de la théorie classique – les fonctions algébriques et les fonctions holomorphes, le théorème de l'application conforme, le groupe fondamental, la triangulation et l'homologie sur les surfaces compactes – mais, pensa-t-il, ce serait peut-être intéressant cette fois-ci de mettre l'accent sur la cohomologie des recouvrements d'un espace et sur les formes différentielles, pour en arriver au théorème de dualité de Serre et au fibré canonique. Dans ses réflexions, il se demanda s'il serait utile de chercher quelque question encore ouverte dans ce domaine, question qu'il pourrait proposer à son nouveau doctorant, mais non, se dit-il, c'était mieux d'offrir à ce garçon l'un des problèmes en géométrie algébrique, ce serait plus aisé de l'amener à bon port. Pour Amandin, il y avait deux catégories de doctorants, ceux capables de voler de leurs propres ailes et ceux dont les progrès étaient plutôt pédestres, il réservait aux premiers les problèmes ouverts reconnus comme importants pour le développement de la théorie et dont lui-même ne savait pas encore comment les aborder, et aux seconds, il proposait des conjectures sur lesquelles il se faisait déjà une idée du chemin à emprunter pour les démontrer.



---

Quelques semaines plus tard, Judith lui fit une agréable surprise, annonçant qu'elle avait pu acheter deux billets pour un récital de Yuja Wang à l'église de Saanen, et qu'elle avait réservé une chambre au Hornberg, à Saanenmöser, pour passer la nuit. Amandin en était enchanté, il aimait le jeu fluide de cette jeune Chinoise et en était séduit par sa façon désinvolte. Les jeunes talentueux, quels que soient leurs moyens d'expression, exerçaient sur Amandin une certaine fascination. Le jour venu, au début de la matinée, ils prirent le train pour Montreux et, de là, le Golden Pass, pour arriver à Saanenmöser à temps pour déjeuner sur une terrasse, sous un ciel bleu et une vue sur les Alpes à couper le souffle.

En haut d'un chemin légèrement escarpé, l'église Saint-Maurice de Saanen est un charmant bâtiment du quinzième siècle, aux dimensions conformes à une église de village, pouvant néanmoins contenir quelque sept cents spectateurs qui ne manquent pas d'apprécier les peintures murales à la fresque, naïves et intéressantes, sur des thèmes bibliques, tout en attendant l'entrée de la virtuose. Judith et Amandin connaissent bien cette église pour y avoir assisté à des concerts presque chaque année. Ce soir-là, le programme proposé par Yuja Wang était superbe. En première partie, *la Sonate no 2 en si bémol mineur* de Chopin, dont l'ostinato du troisième mouvement, la *Marche funèbre*, émut Amandin jusqu'aux larmes, suivie de la *Sonate en sol dièse mineur* de Scriabine, un saisissant poème musical joué par la pianiste à la fois avec légèreté et profondeur, et en deuxième partie, la *Sonate en si mineur* de Liszt, passionnée et tourmentée sous les doigts de la Chinoise, qui sut aussi exprimer le lyrisme et la paix mystique du troisième mouvement. La jeune pianiste reçut une ovation du public qui ne la lâcha pas avant d'obtenir un bis, et elle en offrit deux, fort originaux, un arrangement d'Art Tatum de *Tea for two* et une interprétation échevelée, avec improvisations, du *Rondo alla Turca* de Mozart. L'air vibrait encore lorsque le public quitta l'église par les deux portes latérales, Judith et Amandin, main dans la main, échangèrent un sourire, la gorge encore

nouée. Soudain, Amandin tressaillit lorsqu'il crut distinguer Joseph, quelques mètres devant eux, dans la foule compacte descendant vers le village.

« Judith, regarde !

— Quoi ?

— Ce Noir.

— Je ne vois aucun Noir.

— Mais si, devant le monsieur avec le grand chapeau.

— Je ne le vois pas.

— Je crois que c'est l'étudiant.

— Tiens !

— Il est parti vite, j'ai cru le reconnaître.

— Ça, par exemple !

— Bizarre... »

Cette nuit-là, Amandin eut beaucoup de mal à fermer l'œil, l'apparition de Joseph avait rompu l'incantation du récital. Couché sur son dos, Amandin entend dans sa tête les accords de la Marche funèbre et se bat avec son angoisse. *Des mélomanes parmi les responsables du génocide, est-ce possible ? Il y en avait, c'est certain, dans l'élite hutue, étaient-ils devenus des bêtes, des monstres, pour que leurs oreilles puissent supporter le rôle de ceux qu'ils massacraient ? Le merveilleux et le monstrueux, symbiotiques ? Papa, tu avais raison quand tu parlais des tueries du temps de l'indépendance, je t'entends. « Ces gens se sont oubliés d'eux-mêmes, s'ils ne se retrouvent pas, ces massacres reprendront. Par nature nous sommes des animaux, par choix nous sommes des humains, c'est une affaire de tous les jours, de tous les instants, s'oublier de soi c'est suspendre l'esprit et se réduire à la bête. » Papa, je comprends, je regrette d'avoir mis si longtemps à comprendre, aurais-je signé le manifeste si j'avais compris plus tôt ? Pourtant, les mathématiques, j'ai vite saisi, il fallait en faire sans arrêt, autrement elles se dissiperaient et je ne serais plus moi-même, comme la pianiste qui doit vivre avec son piano, le*

---

*travailler sans cesse, pour préserver sa personne. J'ai compris cette affaire de tous les instants dont tu parles, c'est l'exercice sans répit de l'esprit qu'il ne faut pas suspendre, afin de vaincre la bête en nous, pour détester la violence et le cri de douleur, et être ému par la musique, nos actes, nos gestes, nos paroles, tout cela est l'affaire de tous les instants. Signer le manifeste ou garder le silence ? Je pourrais me reconnaître dans les deux choix, à condition d'avoir les raisons de la justesse de l'un ou de l'autre, mais c'est la peur qui m'a empêché de le signer, c'est la peur, je reconnais. Ceux qui ne se sont pas laissé intoxiquer, qui ont résisté, qui ont sauvé des vies, ceux-là ont su vaincre la peur, car ils ont eu peur, c'est sûr, ils ont payé de leur vie, beaucoup d'entre eux, ils connaissaient le prix de leur conviction, ils étaient prêts à le payer, à payer de leur vie, pour ne pas s'oublier, comme tu le dis, papa. Et ce lieutenant-colonel de l'armée, cet Innocent Bavugamenshi, ce Hutu reconnu pour avoir sauvé des vies tutsies à Cyangugu, notre beau pays, a-t-il eu peur ? Peut-être me dirait-il que la peur était plus supportable que d'entendre les hurlements des torturés et les gémissements affreux de ceux qui suppliaient d'être achevés pour ne plus souffrir. Papa, je me suis éloigné de tout, non pas par peur, par passion, pour les mathématiques, mais l'angoisse est toujours là, dans mon ventre.*

Le surlendemain de leur retour à Genève, rentrant de l'université, Amandin trouve Judith inquiète.

« Que se passe-t-il ?

— Claire a appelé tout à l'heure, Yvonne et Paul ont dû rentrer en catastrophe, Antoine se fait des soucis, il paraît que c'est assez grave.

— Mais qui est tombé malade ?

— Il ne s'agit ni de maladie ni d'accident, c'est un problème avec la banque.

— Tant mieux.

— Je n'ai pas bien compris, d'après Claire c'est une affaire qui peut impliquer Antoine et donner lieu à des poursuites. Elle était très

agitée, ils se demandaient s'ils ne devraient pas aussi rentrer, Paul a été convoqué par la banque, ils ont dû couper court à leurs vacances.

— Antoine et Claire avaient prévu de rentrer à la fin de la semaine prochaine, ils ne devraient pas se précipiter.

— Je ne sais pas, Claire était alarmée, parle avec eux.

— Je leur lancerai un coup de fil après le dîner. »

En fait, c'est Antoine qui appela le premier. Judith et Amandin venaient de finir leur repas.

« Bonsoir, papa.

— Bonsoir, mon cher, comment ça va ?

— Ça va bien, nous avons pu nous baigner tous les jours et faire quelques bonnes excursions gastronomiques.

— Ta mère m'a dit que Paul et Yvonne sont rentrés plus tôt que prévu.

— Justement, j'ai appris que Claire a parlé avec maman et je devine qu'elle est inquiète.

— Mais, tout va bien ?

— Oui, oui, tout va bien, c'est une de ces choses qui te laissent un peu sans savoir que penser. Il faut encore que je me renseigne mieux sur ce qui s'est passé, ne vous faites pas de souci, il n'y a pas à s'en faire.

— Peux-tu me raconter un peu ?

— Je ne veux pas t'embêter, soyez sans inquiétude, maman et toi.

— Tu ne m'embêtes pas, dis-moi un mot.

— Il y a une enquête dans la banque sur un possible délit d'initié.

— Délit d'initié ? Pardonne-moi mon ignorance.

— En d'autres mots, quelqu'un a utilisé une information privilégiée, qui n'est donc pas publique, pour gagner de l'argent dans une opération boursière.

— Je vois, et alors ?

— Paul est soupçonné d'être impliqué dans une telle transaction, c'est passible d'amende et de prison.

— Mon Dieu !

— Ces choses sont toujours confuses.

---

— Crois-tu qu'il l'ait fait ?

— Il m'a dit que non.

— Raconte-moi, sinon moi aussi je vais en effet m'inquiéter.

— Je résume. L'autre jour, le directeur général d'une grande chaîne de supermarchés a annoncé une O.P.A., une offre publique d'achat, d'un concurrent un peu plus petit, mais dont le bilan est très sain, on a compris que l'affaire était bien ficelée et qu'elle allait se faire, le titre du concurrent est monté en flèche et celui de l'acheteur a baissé, surtout parce que la société doit s'endetter pour finaliser cet achat.

— Et alors ?

— Dans ce genre de situation, si quelqu'un en dehors de la société a l'information avant l'annonce, il peut amasser une petite fortune, si cela était permis, en vendant le titre de l'acheteur et en achetant le titre de l'acheté, mais ce n'est pas permis, c'est de l'escroquerie.

— J'ai compris, et alors ?

— Paul a vendu l'action de l'acheteur et a acheté celle de l'acheté trois jours avant l'annonce de l'O.P.A.

— Crois-tu qu'il était au courant ?

— Il m'a dit qu'il n'en savait de rien.

— J'entends dans ta voix que ça te dérange.

— Je t'ai dit, c'est compliqué.

— Bon, en quoi es-tu concerné ?

— Paul est un ami et les conséquences pourraient être méchantes pour sa carrière et sa situation, et puis, ce qui me dérange un peu, c'est qu'il est venu me voir quelques jours auparavant, il voulait mon avis sur le secteur du commerce de détail et nous avons parlé de plusieurs entreprises et en particulier de ces deux-là.

— Je vois... C'est normal qu'on vienne te demander ton opinion, c'est ton métier, tu ne peux pas contrôler ce qu'on en fait après.

— Certes, cela dit, quelqu'un d'autre pourrait penser que Paul est venu m'en parler pour ensuite justifier sa décision de faire la transaction à cause de mon analyse, et ainsi dissimuler être en possession d'une information privilégiée.

— Et cette information, comment l'aurait-il eue ?

— Il est un cousin de la femme du directeur général de l'entreprise.

— Ah !

— Eh, oui !

— Mais toi, tu n'es le cousin de quiconque.

— Quelqu'un pourrait se demander si je n'étais pas au parfum de l'affaire.

— Tu n'as rien gagné !

— C'est vrai, et il faudra le rendre évident en examinant comment la transaction s'est faite, pour quels comptes, etc., ces affaires sont souvent complexes. Toujours est-il, ne vous inquiétez pas, maman et toi, on tirera tout cela au clair. »

Antoine avait raison, c'était une affaire pour le moins compliquée. Paul fut mis au chômage technique, il ne devait donc plus aller à la banque le temps de l'enquête et ne devait prendre contact ni avec ses clients ni avec ses collègues, l'évidence de tout contact pèserait lourd contre lui. Les enquêteurs prévoyaient de venir chez lui plusieurs fois pour l'interroger et ne manqueraient pas de s'assurer de l'absence de tout contact. Pour éviter un trop grand remue-ménage à la banque, la direction donna l'instruction à Antoine de continuer son travail tout un gardant un profil bas pendant l'enquête, dès lors évitant les réunions avec les gérants et les rencontres avec les clients, ce n'était pas difficile ou remarquable, l'activité étant au ralenti en cette période estivale, les enquêteurs l'interrogeraient en fin de journée lorsque la plupart des collaborateurs seraient partis. L'enquête allait durer, Antoine le comprit vite, et ses journées de travail se rallongeraient souvent. Paul avait pris des positions pour presque tous les comptes dont il avait la gestion et qui étaient des comptes anciens, sauf un, ouvert depuis à peine deux mois avec un dépôt très important et pour lequel Paul acheta les actions concernées en grande quantité. Dès le lendemain de la fameuse annonce, ce compte affichait un gain exceptionnel, cela ne manqua pas d'attiser la curiosité des enquêteurs, même si tout avait été conforme lors

---

des vérifications réglementaires faites avant l'ouverture de ce compte, dont le détenteur était le propriétaire et patron d'une P.M.E. qui avait bénéficié depuis longtemps d'une ligne de crédit de la banque, ligne remise en question depuis un an à cause des récents mauvais résultats de la société. À titre privé, ce monsieur n'avait eu qu'un compte courant auprès de la banque. À l'ouverture du nouveau gros compte concerné par l'enquête, il a pu démontrer, documents notariés à l'appui, que l'origine des fonds était le solde de l'hoirie d'un oncle fortuné, résident monégasque, dont il était le seul héritier. De toute évidence, les formes furent respectées, mais il y avait de quoi creuser plus avant, se dirent les enquêteurs dès l'entrée en matière.

Les premiers temps, revenant à Genève du sud de la France, Claire et Antoine vivaient dans l'anxiété de ce qui allait arriver et se sentaient inconfortables de ne pas savoir ce qu'il en était d'Yvonne et de Paul. Mais après deux bons mois, Claire étant occupée par ses classes et Antoine ne recevant plus la visite des enquêteurs, toute cette affaire, sans nouveau rebondissement, perdit de son intensité émotive et s'installa dans les esprits comme un tracas pour plus tard. Quant à Judith et Amandin, ils se disaient que dans le pire des cas, l'affaire se terminerait en queue de poisson, Paul leur semblait un homme droit, et Antoine, cela va de soi, ne se serait jamais prêté, ni de loin, à ces manigances. Ils ont donc repris leurs activités avec davantage d'aisance que les plus jeunes. Amandin retrouva ses cours, ses collègues et ses étudiants, et reçut la visite de Joseph, qui le salua par un simple « Bonjour, professeur ». Amandin ne mentionna pas le récital à l'église de Saanen, demanda si Joseph avait pu parcourir les articles qu'il lui avait passés avant les vacances et un entretien d'une bonne heure s'ensuivit. Le jeune homme y avait pioché la matière autant qu'il avait pu sans pour autant bien la comprendre. Ce n'était pas très surprenant, se dit Amandin, de le voir patauger sur un sujet pour lui nouveau, ce qui exige toujours en effet un temps conséquent de maturation. Toutefois, à cause peut-être de la

manière circonspecte, tendue, de Joseph, le pourquoi du choix de venir vers Amandin au lieu de poursuivre ses études à l'E.P.F.L. se remuait toujours dans les entrailles.

Un soir de la mi-octobre, Dorothée dormait déjà à poings fermés et ses parents s'apprêtaient à aller au lit lorsqu'Yvonne fit irruption chez eux pleurant à chaudes larmes. Il leur fallut un bon quart d'heure pour la calmer et pour que ses paroles ne soient pas coupées par de forts hoquets. Paul était la cause de ce mélodrame, les visites des différents enquêteurs pendant des semaines l'avaient beaucoup tracassé, il n'en pouvait plus, ensuite, plus aucun contact ni avec les enquêteurs ni avec personne, plus rien. Il se mit à lire, à faire les devoirs avec les garçons et à courir avec eux, puis il s'est laissé pousser la barbe, il s'est acheté de nouvelles lunettes avec une monture rouge épaisse, il prit l'habitude de se balader en short et en sandales. Il voulait peut-être se donner un autre look pour ne pas être reconnu s'il croisait un collègue dans la rue. Yvonne prit la chose avec humour, lui disant qu'il était bien mignon ainsi, tout en signifiant qu'elle tenait cet accoutrement pour provisoire. Mais elle perçut petit à petit un changement plus sournois, elle ne saurait dire en quoi, elle le sentait, il était davantage silencieux, il s'absentait de longues heures, elle s'en aperçut, car parfois il n'était pas là quand elle rentrait et il n'était pas là non plus quand, plus tôt, les garçons arrivaient de l'école. Ce matin, elle décida de lui faire une feinte, prenant congé comme si elle allait au collège et le suivant ensuite en cachette, il ne lui fallut pas attendre longtemps pour le voir rejoindre une femme à la terrasse d'un café proche de chez eux, elle les observa quelques instants, étonnée qu'il ne cherche pas à être davantage discret, puis elle rentra pour l'attendre. À son retour, Paul reconnut les faits sans résistance et mit Yvonne devant le fait accompli, c'en était assez de cet embrouillage, il avait décidé de partir très loin avec quelqu'un qui le comprenait et qui était en mesure de partager avec lui une nouvelle aventure. Ne l'aurait-elle pas filé tout à l'heure, il lui aurait tout dit en

---

toute sérénité ces jours-ci des « vacances des patates », les garçons étant partis en camp scout, elle saurait mieux que lui tout leur expliquer. Sans voix, livide, Yvonne resta assise sans bouger pendant que Paul faisait sa valise et appelait un taxi. Au moment de la quitter, Paul se limita à dire : « Bonne chance, je reviendrai pour tout régler. » Yvonne lui demanda d'une voix presque inaudible : « Où vas-tu ? » Il répondit : « Quelque part aux Caraïbes », et s'en alla. Ne pouvant contenir ses larmes, elle décida de se rendre chez Claire et Antoine, les trois parlèrent toute la soirée, le couple essayant d'encourager Yvonne, lui disant que son andouille de mari reviendrait bientôt la queue entre les jambes, que cette période difficile l'avait désarçonné, c'est sûr. Il était de bonne foi dans toute cette affaire, Yvonne en était convaincue, d'où l'impression d'être perdu, sans savoir ce qui se passait dans l'enquête et sans pouvoir prouver que c'était un incroyable coup de chance, car ce n'était rien d'autre. Claire et Antoine acquiescèrent, c'est pour cela, dirent-ils, qu'elle devait être forte et s'armer de patience, tout sera mis au clair, elle n'avait rien à craindre. Tard dans la nuit, exténuée, Yvonne s'endormit sur leur lit sans même se déshabiller.

Claire et Antoine prennent un verre pour se détendre quelques minutes.

« Je vais m'étendre à côté d'elle et toi, tu te couches sur ce canapé, d'accord ?

— Pas de problème... C'est inquiétant qu'elle soit là.

— On ne pouvait pas la renvoyer.

— En principe nous ne devrions pas être en contact, la règle vaut aussi pour les proches.

— Personne n'en saura rien.

— Si les enquêteurs lui demandent ce qu'elle a fait quand son mari l'a quittée, ou s'ils me questionnent pour savoir si j'étais au courant de cette fugue, nous ne pourrons pas mentir.

— On verra... enfin, tu crois toujours au coup de chance ?

— Quand nous avons parlé de ces entreprises, Paul tenait pour probable une O.P.A. Sous l'angle opérationnel et du marché c'était en effet sensé, mais à mon avis, je lui ai dit, la société n'obtiendrait pas les crédits nécessaires à cause de ses finances, je lui ai déconseillé de prendre ce risque, mais il a parié sur le talent de la direction de négocier avec les banques, c'est son coup de chance, il faut croire.

— Alors, c'est bon.

— Oui... on peut penser à toutes sortes de choses vu les montants et les gains concernés, la question pour les enquêteurs, je pense, c'est de tirer au clair si le détenteur du compte est ou non un homme de paille qui a pu se procurer une documentation tout à fait comme il faut, la payant au prix fort, et a aussi soudoyé Paul.

— C'est kafkaïen !

— C'est un des schémas typiques du blanchiment d'argent.

— Mais alors, si le type distribue les bénéfices, il se trahit et on l'attrape, donc il est bloqué.

— Le temps... Si après quelques mois l'enquête n'a rien donné et si l'intéressé laisse le compte tranquille assez longtemps, voire des années, avec une gestion bien conservatrice, ce sera relégué aux oubliettes.

— Pourquoi Paul aurait-il fait cela ?

— Pour l'argent.

— Je n'y crois pas.

— Moi non plus, mais ce départ brusque ressemble à une fugue.

— Il n'a pas supporté cette situation.

— Peut-être, mais nous pourrions être dans le pétrin.

— Je ne vois pas pourquoi.

— Parce qu'on peut penser que la conversation que nous avons eue, Paul et moi, et aussi cette visite et ces pleurs sont deux mises en scène, la première pour faire croire que Paul a fait la transaction sans aucune information privilégiée, la deuxième pour faire croire que Paul est parti parce qu'il déraile et non pour se mettre à l'abri, et nous serions tous, toi, moi, Yvonne, de mèche.

— Mais ce n'est pas vrai, tu deviens, toi aussi, kafkaïen !

- 
- Il faut la réveiller et la ramener chez elle.
  - Je ne suis pas d'accord, elle est épuisée, ce serait lui faire violence.
  - On n'a pas le choix.
  - Si, on a le choix, on la laisse dormir et reprendre des forces.
  - Cette affaire finira par me compromettre, j'en ai peur.
  - Le mal est déjà fait, elle a pleuré, elle nous a tout raconté et elle dort sur notre lit.
  - C'est effrayant ! Allons.
  - Ce n'est pas raisonnable, elle est notre amie. »

Ils eurent du mal à la réveiller, il fallait qu'elle rentre, lui dirent-ils, elle serait bien plus confortable chez elle. Le visage hagard, Yvonne resta un moment dans une sorte de torpeur. Reprenant conscience, elle s'excusa plusieurs fois d'être venue à l'improviste, comme une folle, demander secours. Claire l'amena chez elle et avec tendresse lui tint compagnie le temps de s'assurer qu'elle irait au lit. En partant, Claire aurait voulu lui dire de donner des nouvelles le lendemain, mais pensant à Antoine, elle partit en l'embrassant sans un mot.

Claire s'étonnait de voir Antoine soucieux, lui qui était toujours d'une nonchalance et d'une assurance parfois déconcertantes. La cause de son appréhension, Antoine n'en parla à personne, était un extrait de l'une des dépositions de Paul auquel les enquêteurs l'avaient confronté : *« Ce Noir génial, c'est lui qui m'a encouragé à faire cette transaction, comme toujours il avait tout pigé. » Merci pour le « génial » et pour le « tout pigé », mais pourquoi « ce Noir » ? Il aurait pu dire « ce type génial » ou « cet analyste hors pair », ou autre chose ! Et pourquoi ce mensonge ? Pour faire croire que lui, Paul, avait suivi sans hésiter le conseil de « ce Noir génial » ? Ou pour braquer les enquêteurs sur « ce Noir génial » en insinuant que j'avais un intérêt dans cette affaire ?* Ces questions tourmentaient Antoine. Prenant son mal en patience, il redit encore une fois aux enquêteurs ce dont il se souvenait de la conversation avec

Paul. Les deux avaient échangé des idées sur le commerce de détail et sur les diverses possibilités de fusion et acquisition des entreprises du secteur, en particulier des chaînes de supermarchés, dont celles de la transaction en question. Mais cette fois Antoine introduit une nuance, non pas pour modifier sa précédente déposition, mais pour l'enrichir et ainsi tenir quelque peu compte de celle de Paul, soulignant que ce fut une conversation à bâtons rompus et non pas un entretien préparé et ordonné. Il se souvenait d'avoir estimé trop risqué de parier sur cette O.P.A. étant donné l'endettement de la société acheteuse, tout en reconnaissant la logique commerciale d'une telle O.P.A.

« À votre avis, demanda l'un des enquêteurs, Paul aurait-il prêté son oreille à ce dernier point tout en minimisant le précédent ?

— C'est possible, déclara Antoine et, murmurant entre les dents : Tôt ou tard la vérité se fera jour et ce Noir sera blanchi ! »

Le mercredi, lors du déjeuner en famille, la visite inopinée d'Yvonne est dans tous les esprits, mais personne n'ose en parler. Dorothée, qui n'en sait rien, veut raconter de l'école.

« Pfister est notre prof de maths cette année, très sympa, le premier jour de classe, il m'a salué, les filles me taquinaient disant que je vais me marier avec lui.

— Je n'aime pas du tout ces bêtises ! s'exclame Claire.

— Elles plaisantent.

— C'est des plaisanteries bêtes, dis-leur d'arrêter.

— D'accord, d'accord... Aujourd'hui, quand je revenais, dans le bus, un garçon m'a dit bonjour, il voulait bavarder, j'ai dit bonjour et je n'ai pas fait attention.

— Il ne faut jamais parler à des inconnus, s'écrie Claire.

— Il m'a demandé mon nom, j'ai regardé de l'autre côté.

— C'était un Noir ? demande Amandin.

— Oui, ou bien un café-au-lait, je ne sais pas.

— Écoute ta mère, ne fais jamais attention à des gens que tu ne

---

connais pas.

— Ne t'en fais pas, Sokuru, ça me fait plutôt peur, je ne réponds pas.

— À propos, Sokuru, comment ça va avec ton nouveau doctorant ? demande Claire qui s'en veut d'avoir lâché ce "à propos".

— Ça va, il travaille. »

Judith le surveille du coin de l'œil, car depuis quelque temps cela lui brûlait de poser la même question, mais elle se retint de crainte de gêner Amandin et d'entendre une réponse qui ne voulait rien dire, comme celle donnée à Claire, mais qui voulait aussi tout dire. De toute évidence, Amandin n'était pas très rassuré quant aux possibilités de Joseph. Comme avec tous ses doctorants, Amandin avait établi la routine d'une rencontre hebdomadaire avec Joseph pour examiner les questions surgies pendant la semaine et passer en revue les progrès réalisés. Dès leurs premiers échanges, la grande difficulté du jeune homme à assimiler les notions essentielles à son sujet de thèse se rendit manifeste. « À chacun son rythme, se dit Amandin pour s'encourager, l'apprentissage se fait par bonds, ce n'est jamais linéaire, il faut lui laisser le temps », mais à chaque séance de travail Amandin finissait par montrer à Joseph, dans le calme et comme si cela allait de soi, les raisonnements et les pas qu'il aurait dû faire pendant la semaine. Joseph réagissait de façon laconique et d'un air embarrassé – « Ah ! j'aurais pu y penser », ou « bien sûr, bien sûr » – ce qui laissait Amandin sans pouvoir évaluer le degré de compréhension de Joseph. À la rentrée, après les fêtes de fin d'année, lors d'une rencontre avec Noé pour finaliser la rédaction d'un article écrit en commun, avant de le quitter Amandin lui demanda son impression de Joseph après ces quatre premiers mois de l'année académique.

« Puisque tu me poses la question, je te dis en toute franchise, je suis un peu déçu. Au début j'avais une bonne impression de ce garçon, il me semblait intéressé et il venait avec une bonne formation, puis au fil de ces mois, il m'a donné le sentiment d'avoir la tête ailleurs, il n'arrive pas à bien préparer les exercices pour les étudiants, je dois souvent l'aider,

parfois je me demande s'il a compris la théorie pour pouvoir formuler et résoudre les problèmes. Les étudiants ne s'adressent pas à lui pour poser leurs questions comme ils devraient le faire, j'ai donc tout le temps quelqu'un qui vient frapper à ma porte... Lors de nos premières rencontres, il avait envie de parler, maintenant il est plutôt silencieux, presque taciturne.

— Avec moi, il a toujours été assez peu loquace, je me disais que c'était de la timidité ou de la prudence à cause de nos origines communes.

— Il faut l'encourager à travailler davantage. »

Cette conversation rassura Amandin quant à son approche, il fallait aider Joseph pas à pas à terminer sa thèse dans le plus court délai possible, Amandin en assurerait la qualité pour qu'elle soit acceptée, ensuite Joseph trouverait d'autres horizons, par exemple en rentrant au pays comme enseignant. À vrai dire, le souhait de faire vite n'avait pas pour seule raison la médiocrité du travail de Joseph. Amandin avait encore une autre motivation, l'inconfort grandissant lors de leurs séances, une gêne, croyait-il, ressentie par Joseph et par lui-même. Il s'en voulait d'avoir ce sentiment dont il n'arrivait pas à s'en défaire, et il se demandait si cela troublait Joseph de se trouver avec un Hutu, se souvenant de combien il fut choqué lorsque ce mathématicien chinois, rencontré dans un congrès, refusa de l'accompagner à la conférence d'un collègue japonais, disant se sentir très mal en présence d'un Nippon, car cela lui rappelait l'occupation japonaise en Chine. *Mon Dieu, comment garder la mémoire et aussi comment la dépasser ? De nos jours, pourrait-on comprendre un mathématicien juif qui ne va pas entendre l'exposé d'un mathématicien allemand pour la seule raison qu'il est Allemand ?*

Après la rencontre avec Noé, une fois à la maison, se mettant à table pour dîner, perdu dans ses pensées, il lâche :

« Je déteste cette tendance de certains à mettre les gens dans une boîte !

— Mais, de quoi parles-tu ? s'écrie Judith.

— Pardon, je pensais à haute voix.

---

— De mettre les gens dans une boîte ?

— Ils sont insupportables, ceux qui, par préjugé ou autre chose, réduisent d'autres gens à une catégorie... Je pensais à ce mathématicien chinois, je t'avais raconté à l'époque, qui ne pouvait pas sentir un Japonais en pensant à l'occupation de la Chine, sans considération pour la personne, pour ses connaissances et ses publications.

— À mon avis il travaillait du chapeau.

— Par bonheur, il y a aussi ceux qui, au contraire, n'ont pas eu peur de faire valoir ce qu'ils savaient des individus, sans trop s'attarder sur les circonstances. Menuhin par exemple a défendu Kurtwängler parce qu'il savait sa répugnance pour le nazisme, même s'il n'a pas voulu quitter l'Allemagne et s'est vu décoré par Mussolini, il fallait beaucoup de courage pour le défendre !

— Ha ! Ha !

— De quoi ris-tu ?

— Ce n'est jamais noir ou blanc ! »

« Allô ?

— Amandin, pardonne-moi de t'appeler de si bonne heure, c'est à propos de Joseph...

— Bonjour, Noé.

— ... je viens de recevoir un appel de l'hôpital cantonal, il paraît qu'il y a eu une bagarre entre Africains et Joseph est blessé.

— Dieu du ciel !

— Je vais parler avec son assurance et j'irai lui rendre visite, veux-tu m'accompagner ?

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Qui étaient les Africains ?

— Je n'en sais rien, la personne qui m'a appelé n'en savait rien non plus, Joseph a dit qu'il était mon assistant et cette personne voulait m'informer de son hospitalisation, mais elle n'en savait rien, je compte y aller vers midi, tu m'accompagnes ?

— D'accord. »

*Ça, par-dessus le marché ! Les encouragements prodigués par Noé n'ont pas eu d'effet, et maintenant une « bagarre entre Africains » ! À deux mois des vacances ! En effet, les efforts de Noé pour aider Joseph à se mettre sur les rails n'avaient pas produit de résultat, au contraire, Joseph s'intéressait de moins en moins à ses tâches d'assistant et à ses rencontres avec Amandin, posant un lapin une fois sur deux avec une excuse quelconque. Amandin et Noé en ont reparlé à plusieurs reprises et songé à toute sorte de stratagèmes pour tenter de raviver l'intérêt de Joseph, sans grand succès. Pour finir, Noé argumenta qu'il n'y avait rien à faire, il fallait baisser les bras, tôt ou tard Joseph finirait par démissionner et s'en irait chercher son chemin ailleurs. Amandin accepta avec un pincement au cœur. *Qui sait si ce garçon ne viendra pas me molester ?**

La visite à l'hôpital fut difficile, Joseph avait un grand pansement à la tête, un œil au beurre noir assez choquant et une jambe dans le plâtre, Amandin et Noé furent ahuris de le voir dans cet état, ils voulurent le questionner sur l'incident, mais le jeune homme, à moitié endormi, dit qu'il ne savait ni par qui ni pourquoi il avait été tabassé. D'après l'infirmier de service, c'est aussi ce que Joseph déclara à la police : « Il a dit qu'il se trouvait sur la plaine de Plainpalais, allant à l'université, quand il a été attaqué par trois individus, peut-être quatre. La police a voulu s'assurer qu'il n'avait pas de drogue dans sa poche et a trouvé de faibles traces sur sa chemise, la police suppose donc que les agresseurs étaient des dealers et vérifie, en ce moment même, s'il y a de la drogue chez lui, il prétend n'avoir jamais touché à une drogue et pense qu'on l'a confondu avec un autre. »

Rentrant à la maison, Judith l'attend, impatiente, l'appel de Noé l'avait secouée et elle n'avait pas eu de nouvelles depuis. Amandin lui raconte la visite à l'hôpital, Joseph avait en effet été agressé par des gens très violents.

---

« Le médecin responsable nous a reçus et nous a assuré que ses organes étaient en bon état, il ne prévoit aucune complication. Joseph se rétablira en quelques semaines, la police va enquêter, mais il paraît que ce genre de chose arrive souvent. On s'en émeut assez peu, je suis quand même consterné pour Joseph.

— Je comprends... mais, j'ai une bonne nouvelle pour compenser cette mauvaise nouvelle !

— Eh bien !

— Claire a appelé tout à l'heure, l'enquête est close.

— À la bonne heure !

— Antoine, cela va de soi, n'a pas eu affaire à cette histoire, le constat formel est fait, et les enquêteurs n'ont rien trouvé qui puisse incriminer Paul, mais il semble qu'ils ont fait une remarque sur des questions qui n'ont pas été tirées au clair, ils pourraient revenir à la charge. Ce sont les liens familiaux de Paul qui ont suscité beaucoup de soupçons, les enquêteurs n'ont trouvé aucune preuve de collusion, et maintenant ils lui reprochent d'avoir suivi les instructions du client sans essayer de comprendre ses motivations, car en fait ils ont pu découvrir une faille dans tout le montage de ce client, de fil en aiguille ils ont pu tout désassembler. Imagine-toi que le fameux oncle, en réalité, s'était suicidé après une vie consacrée au jeu et il ne lui restait plus rien !

— Un vrai thriller !... Yvonne doit être contente.

— Oui, bon, Claire dit qu'Yvonne est rassurée, elle croyait toujours en l'innocence de Paul. D'après Claire elle se sent néanmoins coupable de ne pas l'avoir entouré davantage, elle se mortifie pensant à son incapacité à le soutenir comme il fallait dans cette épreuve. Dès le début elle était si sûre de l'innocence de Paul qu'elle a pris les choses un peu de la légère ; et puis, il ne reviendra pas, elle s'en rend compte.

— C'est malheureux... Yvonne est une femme intelligente et intéressante... Elle doit faire attention aux deux garçons, nous devons lui montrer notre solidarité et notre affection.

— Antoine et Claire font déjà très attention à elle. »

Une semaine plus tard, Noé appela l'hôpital pour prendre des nouvelles de Joseph et apprit qu'il était rentré à la maison la veille. La police n'avait rien trouvé chez lui et n'avait pas l'intention de donner suite à l'enquête sur cette agression. D'après l'infirmier d'étage que Noé eut au téléphone, la police avait déjà posté depuis quelque temps des agents en civil dans divers endroits pour essayer d'attraper des dealers en flagrant délit lors de l'une de ces bagarres. Noé et Amandin s'accordèrent pour laisser à Joseph le temps de se rétablir, il était probable qu'il ne se rendrait à l'Institut qu'à l'approche des vacances d'été, ce serait alors l'occasion d'un échange franc sur son avenir.

Amandin est absorbé dans sa pensée, il médite sur la triangulation d'une surface de Riemann par des arcs géodésiques. C'est tard, seules les lumières de son bureau sont allumées dans l'Institut, pour ce genre de question, il lui faut le silence pour parcourir mentalement, sans prendre des notes, les cheminements possibles, s'il y en a, pour présenter un résultat important de la théorie, un peu comme le joueur aux échecs qui visualise à chaque pas l'éventail des prochains mouvements possibles. Soudain, il sursaute voyant Joseph debout sur le pas de la porte, appuyé sur une béquille, qui le regarde la tête inclinée vers l'avant.

« Vous m'avez fait peur !

— Bonsoir, professeur.

— Que faites-vous là ? Vous vouliez me voir ?

— Oui, pour la dernière fois.

— Ah !

— Je viens vous sacrifier... Non, ne cherchez pas votre téléphone, il est dans ma poche... Restez calme, je vais vous dire votre sentence.

— Vous êtes fou !

— Ce n'est pas une vendetta, c'est une déclaration à l'adresse de tous ceux qui se sont soustraits à leur devoir.

— Laissez-moi sortir !

— Asseyez-vous, calmez-vous, il n'y a personne d'autre ici, vous

---

ne pouvez pas vous sauver. C'est insupportable, je sais, ce n'est rien comparé à l'effroi de ceux traqués par une milice, une *interaahmwe*, qui a repéré votre cachette et qui s'approche au pas de course tenant de longues machettes et braillant "mort aux cancrelats" !

— Je n'ai rien à voir avec ça !

— Si, vous êtes coupable, nous sommes tous coupables.

— Pas du tout !

— Calmez-vous ! De quel droit vous promenez-vous dans la montagne, de quel droit allez-vous au concert, de quel droit êtes-vous au-dessus de tout ?

— Je ne suis au-dessus de rien.

— Vous êtes ici, vous êtes olympien !

— J'ai eu de la chance... et j'ai travaillé ! Écartez-vous !

— Cela ne vous rend pas un être supérieur.

— Je ne suis supérieur en rien !

— Vous avez agi en être supérieur, vous avez ignoré la souffrance, la tragédie innommable, vous avez poursuivi votre vie de grand seigneur, sans pitié, sans pudeur.

— Pas du tout ! J'ai été bouleversé, attristé, désespéré !

— Des larmes de crocodile. Qu'avez-vous fait ?

— Que pouvais-je faire ?

— Dénoncer l'horreur, accuser les meurtriers, les tortionnaires, les auteurs du génocide.

— Quoi !? Ça n'aurait rien changé !

— Ah ! Au moment de vous engager, vous n'êtes plus un être supérieur... mais vous l'êtes pour mépriser la mémoire.

— C'est n'importe quoi ! Écartez-vous !

— Vous avez choisi de vous taire, vous vous êtes placé en deçà de l'histoire et au-delà de la mémoire, vous vous êtes pris pour une divinité.

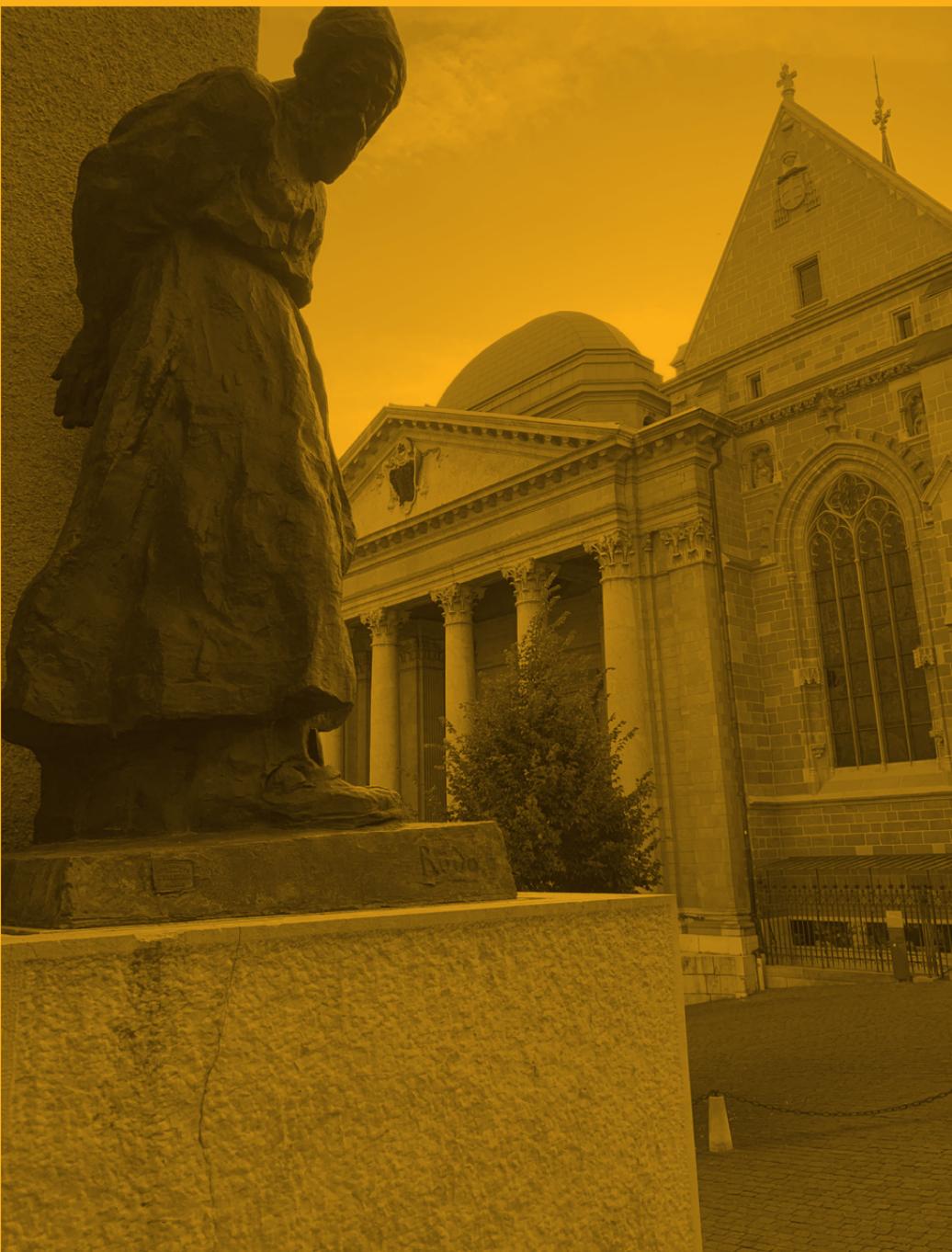
— C'est insensé !

— Le divin garde un silence insondable, le divin précède toute chose, le divin est au-dessus de tout, la plénitude de la liberté est sa demeure.

— Vous délirez !

— Vous n'êtes qu'un minable couard, seule la mort vous rendra libre. »







éditions FAdS